



DOSSIER

La BD à la BnF



Laurence Engel
Présidente de la
Bibliothèque nationale
de France

À l'occasion de l'opération « 2020 année de la BD » lancée par le ministère de la Culture, *Chroniques* consacre un dossier spécial à la place qu'occupe la bande dessinée à la BnF. Abrisant la plus grande collection d'Europe dans le domaine franco-belge, la Bibliothèque s'efforce depuis plusieurs années de faire connaître et de faire vivre ses fonds de bande dessinée, longtemps peu connus du public. 2020 lui

donne l'opportunité de s'affirmer comme un lieu d'accueil et de valorisation d'un genre qui y a toute sa place, par le biais d'événements comme la master classe de Pénélope Bagieu programmée en mars, ou de nouveaux outils comme l'application *BDnF* qui permettra à tous, petits et grands, de créer une bande dessinée, mais aussi par le biais de résidences d'artistes qui accueilleront cette année, pour la première fois à la Bibliothèque, deux auteurs de bande dessinée.

Chroniques a invité dans ses pages des dessinateurs et dessinatrices à livrer leur vision de la Bibliothèque et de la lecture. Le lecteur pourra parcourir les images réjouissantes produites pour l'occasion. La Bibliothèque elle-même y figure souvent comme un personnage, parfois fantasmagique, tel ce monstre mangeur de livres et de lecteurs figuré par Raphaël Meyssan dans l'ancre de Gallica. Qu'ils en soient remerciés !

Ce numéro présente également les expositions de ce début d'année, en revenant sur *Tolkien, voyage en Terre du Milieu* qui connaît un large succès et se poursuit jusqu'à la mi-février. Galerie des donateurs, c'est Claudine Nougaret et son travail sur le son dans les films de Raymond Depardon qui sont mis à l'honneur. Enfin, l'exposition des lauréats de la Bourse du Talent offre comme chaque année une sélection de nouveaux regards de la photographie contemporaine. Bonne lecture ! ©

2020, année de la BD à la BnF

4 Expositions

Jeunes photographes de la Bourse du Talent

6 *Tolkien, voyage en Terre du Milieu*

10 *Claudine Nougaret : Dégager l'écoute*

12 *La Rotonde des Arts du spectacle*

13 Manifestations

Les religions au prisme de la sociologie

14 Fantasy !

16 Master classe Ian McEwan

17 Biennale du dessin de presse /
Presse Citron

18 Concert Reicha - Beethoven

19 Prix Nadar 2019

20 Dossier : la BD à la BnF

23 La bande dessinée à la BnF,
toute une histoire

26 Ce que le livre fait à la bande dessinée

28 Bédé-boom : un âge d'or en France ?

31 À la recherche des bandes disséminées

32 Pénélope Bagieu, grande classe

34 BDNF : la fabrique à bande dessinée

36 Collections

Michel Decoust / Claude Debussy

37 Gérard Desarthe

38 Ruben Sobol

40 Claude Régy

41 André Masson et Jean-Louis-Barrault

42 *Nadja*

43 Écouter le théâtre : site web et podcasts

En couverture :

Maurice Lemainque,

Les Prodigieuses aventures de Yo-yo et Yé-yette, 1932

BnF, Estampes et photographie

Quatrième de couverture : *L'Aventureux*, 28 août 1937

BnF, Droit, économie, politique



Rendez-vous

Nuit de la lecture

À l'occasion de 4^e édition de la Nuit de la lecture samedi 18 janvier 2020, la BnF convie les familles à *Raconte-moi une histoire*, un grand moment de lectures libres et contées, sur le site François-Mitterrand. De 17h30 à 20h, petits et grands pourront profiter de ces « lectures du soir » par des comédiens, à partir d'une sélection d'ouvrages pour la jeunesse. Puis à 20 heures, dans la prestigieuse salle des Manuscrits du site Richelieu, Suliane Brahim, de la Comédie-Française, lira à voix haute des extraits de manuscrits d'Hélène Cixous, exposés pour l'occasion. Ce premier opus du cycle de lecture « À voix haute » permettra d'entendre des extraits des *Rêveries de la femme sauvage*, de *Gare d'Osnabrück* à *Jérusalem* et de deux fragments tirés d'*Or, les lettres de mon père* et de *Beethoven à jamais*.

Voir agenda p. 3, 17 et 25

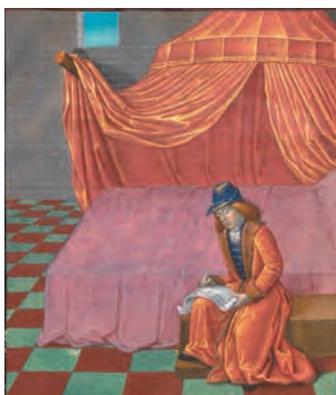
Plus d'informations sur bnf.fr

Salle de lecture du département des Manuscrits

Europeana

Construire l'Europe des savoirs

De septembre 2017 à février 2019, la BnF a participé, aux côtés de douze bibliothèques européennes, au projet *Rise of Literacy* consacré à la construction de l'Europe des savoirs. Financé par la Commission européenne, ce projet vise à produire des contenus éditoriaux autour de thématiques liées aux pratiques de lecture et d'écriture du VI^e au XX^e siècle. Deux expositions virtuelles ont ainsi été publiées sur Europeana, notamment *La diffusion des savoirs en Europe*, dans laquelle divers types de textes illustrent l'alphabetisation du continent.



René d'Anjou,
Le Livre du cœur d'amour épris
BnF, Manuscrits

Disparition

Directeur du département de la Recherche bibliographique de la BnF de 1998 jusqu'à sa retraite en 2013, commissaire de grandes expositions et auteur de nombreux articles scientifiques, Raymond Josué Seckel est décédé en novembre dernier à la suite d'une longue maladie. Des générations de lecteurs gardent le souvenir de cette figure de la Bibliothèque, bibliographe exceptionnel, érudit aussi accessible que passionné, alliant la recherche de l'excellence à un sens profond du service public.



« Derrière la salle Labrouste, il subsiste une partie de l'ancien système de pneumatiques qui permettait de passer commande d'un ouvrage au siècle dernier – c'est la centrale d'expédition. [...] Quand le système a été abandonné et démonté, on a retrouvé des cartouches coincées, perdues, en différents endroits du circuit. Des désirs de livres jamais exaucés, qui avaient eu le temps de pourrir et qui dégageaient, apparemment, une odeur méphitique. »

Extrait du texte lu par Alice Zeniter le 13 novembre 2019, à l'issue de sa résidence littéraire à la BnF.

L'intégralité de cette lecture est disponible en podcast : à retrouver sur Apple podcasts, Spotify, SoundCloud et les principales plateformes de podcasts sous le titre *Résidences littéraires - Alice Zeniter*.

Jeunes photographes de la Bourse du Talent 2019 | Jusqu'au 29 mars 2020 BnF | François-Mitterrand
Commissariat : Héroïse Conésá, conservatrice au département des Estampes et de la photographie, BnF
Organisée par Photographie.com et Picto Foundation | Avec le soutien de la Fondation Louis Roederer

Rendez-vous consacré à la reconnaissance de talents émergents, l'exposition des lauréats de la Bourse du Talent à la BnF est aussi l'occasion pour le public de découvrir les nouvelles lignes de force de la photographie contemporaine.

« Dans notre monde saturé d'images mais où le reportage photographique tel qu'il existait dans la presse écrite est en voie d'effacement, cette exposition occupe une place singulière », confie Didier de Faÿs, créateur du prix et organisateur de l'exposition avec Photographie.com et Picto Foundation. « Les photographes sélectionnés par la Bourse du Talent documentent le réel, en rendant visible ce qui est rarement montré, et bousculent nos représentations. » Les jeunes talents lauréats dans les quatre champs – Reportage, Portrait, Mode & Transversalité, Paysage – ont pour point commun un engagement fort dans une démarche artistique qui fait émerger des questionnements sociétaux, politiques, environnementaux.

Nathalie Lescuyer, lauréate #Reportage, poussée par une nécessité intérieure dont atteste le titre de sa série, « Need », a voyagé dans la nuit des migrants. Son témoignage fait dialoguer des photographies qui évoquent le vécu des migrants et de ceux qui les aident, avec des images intimes qui suggèrent les ressentis de la photographe face à ces destins bouleversés.

Tian Jin, lauréat #Portrait, né en Chine dans les années 1980 où la politique de l'enfant unique était la plus stricte, a photographié les enfants abandonnés par leurs parents dans les gares ou les hôpitaux. « Herbes folles », selon le titre de la série, qui poussent au hasard, sans soutien et dans la plus extrême précarité, ces enfants retrouvent grâce à son objectif et au regard du public une existence, une identité. L'artiste a ainsi sillonné les lieux dévolus aux âmes oubliées et rejetées –

orphelinats, léproseries, villages désolés de la Chine profonde.

Charles Xélot, lauréat #Paysage, avec la série « Ligne de rupture », explore les changements sociaux et environnementaux d'un territoire de l'Arctique russe. Le paysage de toundra autrefois parcouru par des troupeaux de rennes et leurs éleveurs, les Nenets, est à présent rempli de pipelines et de torchères. Les pétroliers et les brise-glaces naviguent le long de la côte, illuminant la nuit et expédiant le gaz extrait dans le monde entier. La péninsule de Yamal – le « bord du monde » en langue nenets – est envahie par une modernité technique qui dévaste les terres des habitants : dans cette zone géographique reculée, une nouvelle limite est franchie pour les besoins de la consommation occidentale.

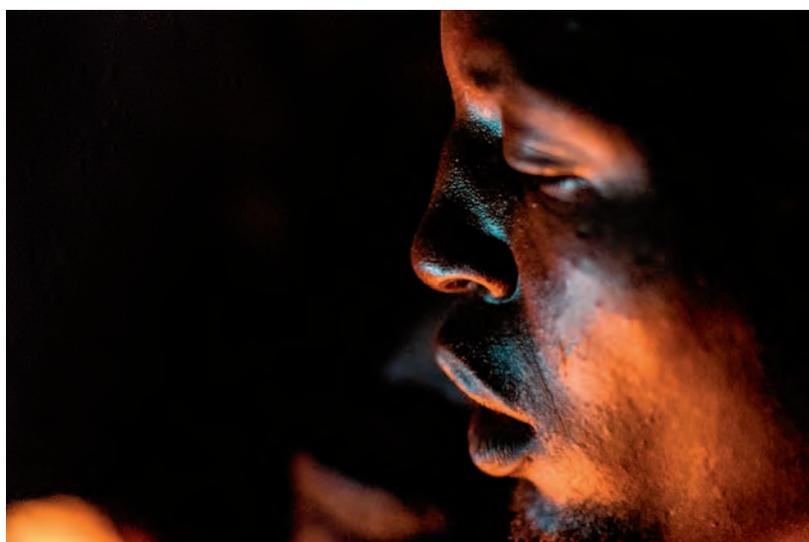
Le lauréat #Mode & Transversalité, Huanfa Cheng, a mis en scène divers moments de la grossesse de sa femme Zhiyu. Dans cette série intitulée « Maternité », le photographe chinois joue avec les codes du reportage mais aussi avec ceux du mariage, de l'érotisme, de la féminité. Le couple revendique sa liberté de jouer sans censure avec ses images. Le photographe de mode diplômé des Beaux-Arts jongle avec l'histoire de l'art et les contraintes sociales et morales.

« C'est un patrimoine vivant qui se constitue sous nos yeux, puisque chaque année une soixantaine de tirages donnés par les artistes enrichissent les collections du département des Estampes et de la photographie », poursuit Didier de Faÿs. « Le sens et l'ambition de cette collection se renforcent encore davantage avec l'édition 2019 de la Bourse du Talent qui s'ouvre à de nouveaux partenariats, en particulier avec le musée Réattu et la ville d'Arles où sont nées les Rencontres de la photographie il y a cinquante ans. »

Sylvie Lisecki

Délégation à la Communication

La photographie aux prises avec le réel



En haut
Charles Xélot,
« Ligne de rupture »
Bourse du talent 2019,
Paysage

À gauche
Tian Jin,
**« La malédiction
emportée par le vent
« Les herbes folles »**
Bourse du talent 2019,
Portrait

À droite
Nathalie Lescuyer,
« Need »
Bourse du talent 2019,
Reportage

Tolkien, voyage en Terre du Milieu | Jusqu'au 16 février 2020 BnF | François-Mitterrand

Commissariat : Vincent Ferré, professeur à l'université Paris-Est Créteil | Frédéric Manfrin, conservateur au département Philosophie, histoire, sciences de l'homme, BnF | Commissaires associées : Élodie Bertrand et Émilie Fissier, BnF

En partenariat avec Connaissance des arts, Télérama, Le Monde, France Culture, France Télévisions

Autour de l'exposition : voir agenda p. 13, 18 et 20

Tolkien et fils, deux vies pour une œuvre

L'exposition consacrée par la BnF à J. R. R. Tolkien éclaire la fabrique de l'œuvre foisonnante et protéiforme de ce créateur de mondes, de langues et de personnages devenus légendaires. Restée inachevée à la mort de l'écrivain, l'œuvre doit à son fils Christopher d'avoir été éditée et rendue accessible à tous. Leo Carruthers, professeur émérite à l'université Paris-Sorbonne, revient sur l'exceptionnelle collaboration intellectuelle entretenue par J. R. R. Tolkien avec son fils.

Chroniques : Troisième d'une fratrie de quatre, Christopher Tolkien a été très tôt associé à l'activité créatrice de son père. Comment cette complicité s'est-elle construite ?

Leo Carruthers : Christopher a écouté les contes de son père et l'histoire du *Hobbit* quand il était enfant, mais surtout il avait le même intérêt que lui pour les langues anciennes et la littérature médiévale, la même attirance pour les mythes, ce qui n'était le cas ni de ses deux autres frères ni de sa sœur cadette. Dès l'adolescence, il a commencé à collaborer avec son père, par exemple pour retranscrire certains manuscrits. En 1944-45, jeune membre de la Royal Air Force basé en Afrique du Sud, Christopher relisait les chapitres du *Seigneur des Anneaux* que son père lui envoyait au fur et à mesure qu'il les écrivait, pour avoir son opinion. J. R. R. Tolkien avait fait un brouillon de carte de la Terre du Milieu qui était devenu illisible à force de corrections, et c'est Christopher qui l'a redessiné pour la publication en 1954-55.

C. : Christopher a cheminé sur les traces de son père ?

L. C. : Oui. Après la guerre, il a terminé une licence d'anglais à Oxford puis a fait une thèse en littérature islandaise médiévale. En 1963, il a été élu maître de conférences à l'université d'Oxford. Il a continué à travailler sur la littérature médiévale, à éditer des textes anciens.

J. R. R. Tolkien a désigné comme exécuteur littéraire ce fils dont il était très proche, un médiéviste réputé, un philologue,

un collègue... Bref la personne idéale pour s'occuper de son œuvre et pour faire le tri dans tous les manuscrits qu'il a laissés. En effet, J. R. R. Tolkien a travaillé pendant des décennies sur sa mythologie mais n'a jamais réussi à la terminer. L'un des problèmes est qu'ayant rédigé de multiples versions

de ses manuscrits, il reprenait parfois une des versions anciennes sans se rendre compte qu'il en existait une autre plus récente. C'était un véritable labyrinthe ! Seul Christopher était capable de tirer cela au clair, parce que non seulement il connaissait la mythologie, mais il avait aussi les outils intellectuels nécessaires pour éditer ces textes. Lorsqu'il s'est rendu compte qu'il serait impossible de mener de front ce travail et une carrière universitaire, il a démissionné de son poste à l'université. Puis il s'est éloigné de la Grande-Bretagne pour être plus au calme et s'est établi en France, avec sa femme Baillie et leurs deux enfants.

Pour la première fois, à la parution du *Silmarillion* en 1977, les lecteurs ont pu découvrir l'étendue de la mythologie laissée par J. R. R. Tolkien. Insatisfait de cette première sélection de textes, Christopher a publié trois ans plus tard les *Contes et légendes inachevés*, qui proposent d'autres versions de certains chapitres du *Silmarillion* avec des explications sur les choix effectués. Suivront d'autres écrits qui sont des développements des premiers. Il publiera ainsi une série de douze volumes intitulés *Histoire de la Terre du Milieu* entre 1983 et 1996, qui analysent les relations parfois très complexes, de nature souvent philosophique, entre ces textes. Christopher a consacré sa vie à travailler sur les manuscrits de son père et à produire des éditions. Le dernier volume est sorti en 2018. ☉

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki

Délégation à la Communication



Leo Carruthers



Catalogue
Tolkien, voyage en Terre du Milieu
Sous la direction de Vincent Ferré et de Frédéric Manfrin, 304 pages, 200 illustrations, 40 €



Le traducteur, serviteur de deux maîtres

Auteur d'une œuvre de fiction au succès planétaire, J. R. R. Tolkien était également philologue et spécialiste de vieil-anglais et de littérature médiévales anglaises. Christine Laferrière a traduit aux éditions Christian Bourgois plusieurs de ses essais et textes critiques. Elle revient pour *Chroniques* sur ce travail de traduction très particulier.

Chroniques : Comment êtes-vous devenue traductrice ?

Christine Laferrière : C'est en traduisant Tolkien que je suis devenue traductrice ! En 2004, j'ai rencontré Vincent Ferré, qui m'a proposé de traduire les essais de Tolkien, *Les Monstres et les critiques*, parus en 1983 au Royaume-Uni. Je suis par ailleurs professeure d'anglais, j'avais étudié la littérature et la langue médiévales anglaises : les divers sujets de ces textes ne pouvaient que me fasciner. J'ai donc accepté sans hésitation. Le livre a été publié aux éditions Bourgois en 2006. Plus tard j'ai traduit des auteurs tels que Toni Morrison (*Home, Délivrance, L'Origine des autres...*), ou encore Margaret Drabble,

Jon McGregor. Comme j'ai appris le tchèque, je travaille aussi sur des livres de littérature tchèque. Je traduis en tout deux ou trois livres par an, et c'est avant tout un plaisir.

C. : Pouvez-vous nous parler des spécificités de la traduction des œuvres de Tolkien ?

C. L. : Quand on traduit Tolkien, on est confronté à des contraintes multiples. Dans deux cas, *La Légende de Sigurd et Gudrún* et *La Chute d'Arthur*, il m'a fallu tenir compte du fait que certains éléments étaient déjà traduits, puisqu'on disposait de multiples sources, issues des légendes scandinaves pour le premier et de sources diverses – y compris

À gauche
J. R. R. Tolkien et ses quatre enfants dans leur jardin à Oxford, 1936
Oxford, Bodleian Library
© The Tolkien Trust

À droite
Fendeval, illustration du *Hobbit*, 1937
Oxford, Bodleian Library
© The Tolkien Estate

françaises – pour le second. Dans le cas du poème *Beowulf*, j'ai traduit une traduction en prose que Tolkien lui-même avait effectuée pour ses étudiants et qui était accompagnée d'un appareil de notes, extrêmement fourni, explicitant ses choix. J'ai traduit le texte de Tolkien sans spécialement revenir au texte d'origine.

C. : Qu'est-ce qu'une bonne traduction ?

C. L. : Pour moi, traduire c'est servir équitablement deux maîtres, c'est tenter de satisfaire à la fois l'intérêt de l'auteur et celui du lectorat francophone. Il s'agit de ne pas trahir le premier et de ne pas léser le second. Je dois être à la fois dans l'univers de l'œuvre et dans l'usage qui est fait de la langue française. Et c'est à l'espace, à la virgule près. Il n'y a aucun hasard en traduction ; je peux justifier le moindre des termes que j'ai utilisés. ☉

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki
Délégation à la Communication

Tolkien La passion



Chroniques est parti à la rencontre de visiteurs de l'exposition *Tolkien, voyage en Terre du Milieu* pour recueillir leurs impressions sur l'événement et, pour certains passionnés, leur histoire avec cette œuvre. Témoignages.

Marcel

« C'est une exposition exceptionnelle ! J'ai vu celles d'Oxford et de New York. J'y ai passé beaucoup de temps depuis son ouverture pour réaliser une cartographie précise des pièces exposées, afin de documenter l'exposition pour les fans de Tolkien qui ne pourront pas venir la voir.

J'ai découvert Tolkien à 15 ans pendant des vacances ; j'avais eu une insolation, je devais rester à l'intérieur pendant trois jours et le couple avec lequel nous étions partis avait emporté *Le Seigneur des Anneaux*. J'ai été complètement captivé et quand je suis rentré à Cologne où j'habitais, je suis allé à la bibliothèque du British Council et j'ai emprunté tous les ouvrages que j'y ai trouvés sur Tolkien. Dans l'un de ces livres j'ai trouvé une mention de la Tolkien Society en Grande-Bretagne, je

leur ai écrit et je suis devenu membre. En 1994, j'ai participé à un événement à Oxford où j'ai pu rencontrer des collègues de Tolkien qui l'avaient connu ; c'était formidable. C'est à ce moment-là que j'ai pensé à fonder notre propre société Tolkien en Allemagne. Nous l'avons fait quelques années plus tard et aujourd'hui nous sommes près de 1 000 membres.

Ce qui m'a d'abord captivé chez Tolkien, c'est la langue. Quand je lisais *Le Seigneur des Anneaux*, je devais avoir un dictionnaire à côté de moi ; ensuite j'ai étudié l'anglais, la littérature et la linguistique anglaises. Mais comme Tolkien parlait aussi d'histoire, j'ai commencé à étudier l'histoire anglaise et américaine. Cette œuvre a donc été déterminante dans mes choix d'études, puis mes choix professionnels puisque je suis aujourd'hui traducteur free-lance.

Denis

« Je suis passionné par l'iconographie de Tolkien depuis la fin des années 70. Je suis devenu membre de la Tolkien Society en 1976 et je suis tombé amoureux de l'héraldique elfique avec *Le Simarillion*. Cela m'a ouvert à tout un monde... J'ai commencé à écrire des histoires, à reproduire des emblèmes elfiques...

Au début des années 1980, j'ai demandé au Tolkien Estate l'autorisation de voir les originaux des illustrations à la Bodleian Library. Aujourd'hui ce n'est plus possible, on ne peut plus consulter que des reproductions ou des microfilms. J'ai pu ainsi assister l'équipe d'Aubusson pour leur donner de la documentation sur les illustrations.

Tolkien était un grand utilisateur de ses propres matériaux. Par exemple, il y a des

Plusieurs dizaines de milliers de visiteurs ont fait le voyage en Terre du Milieu à la BnF

«J'ai eu la chance d'avoir une professeure de français en sixième qui nous a parlé du *Hobbit*. J'ai été tout de suite très attirée par cet univers »



illustrations des *Lettres du Père Noël* qui ont inspiré des images du *Hobbit*. Le fait qu'il réutilise ainsi divers éléments donne une grande cohérence à ses écrits. On peut voir la filiation, l'évolution, la progression de divers motifs. Je travaille à un livre sur ces questions. C'est très enrichissant.

J'aime beaucoup la manière dont l'exposition est construite, en commençant par le familier, c'est-à-dire *Le Hobbit*. J'aime bien la manière dont les éléments de l'œuvre sont soulignés par des œuvres qui ont pu inspirer Tolkien. Certaines images de Tolkien, qui sont de format réduit, ont été agrandies, notamment pour réaliser les tapisseries d'Aubusson. L'œil voyage et on voit des choses qu'on n'avait pas vues auparavant. »

Clément

« J'ai d'abord vu les films quand j'étais petit, puis j'ai lu presque toute l'œuvre de Tolkien. À la fin de mes années de classe prépa littéraire, j'hésitais entre diverses voies et j'ai eu envie de me plonger dans

des sujets moins classiques. J'ai envoyé un mail à Vincent Ferré dont j'avais découvert le nom dans une revue, en lui demandant s'il accepterait de diriger un mémoire de recherche sur Tolkien, et de 2014 à 2016, j'ai écrit mon mémoire de master de littérature avec lui à l'université de Paris-Est Créteil. J'ai travaillé sur les liens entre chant, poésie et création en Terre du Milieu. Actuellement je poursuis mes réflexions autour de Tolkien avec, entre autres, l'association Tolkiendil. Cela fait partie de mon univers maintenant.

Je suis impressionné par l'ampleur de cette exposition mais aussi très ému par les pièces exposées, la qualité des dessins et la minutie des détails, la finesse de l'écriture des manuscrits de Tolkien. J'apprécie également beaucoup les manuscrits médiévaux provenant des collections de la BnF. »

Pauline

« J'ai eu la chance d'avoir une professeure de français en sixième qui nous a parlé du *Hobbit*. J'ai été tout de suite très attirée par cet univers ; puis mon père m'a emmenée voir le film de Peter Jackson. Mais c'est *Le Silmarillion* qui m'a vraiment passionnée par sa dimension épique.

J'ai trouvé ma voie professionnelle grâce à Tolkien : je termine actuellement un master en traduction littéraire. C'est grâce à ses livres que j'ai découvert le plaisir de la traduction et que je me suis rendu compte aussi que la linguistique, c'est fascinant.

Je suis époustouflée par l'exposition ; mettre en parallèle les travaux de Tolkien et les œuvres des collections de la BnF, c'est fantastique ! Il y a des dessins qui me touchent particulièrement, notamment ceux des bijoux de Lalique ; j'aime beaucoup la salle du Mordor avec la voix de Tolkien qui dit un poème. »

Propos recueillis par Sylvie Liseicki

Délégation à la Communication

Ci-dessus
Pauline

Claudine Nougaret : Dégager l'écoute

Le son dans le cinéma de Raymond Depardon

Du 14 janvier au 15 mars 2020 BnF | François-Mitterrand

Commissariat : Claudine Nougaret, Gabriel Bergounioux,

université d'Orléans, Pascal Cordereix, conservateur

au département de l'Audiovisuel, BnF

Autour de l'exposition : voir agenda p. 10 et 14

Dégager l'écoute



Depuis trente-trois ans, Claudine Nougaret et Raymond Depardon réalisent ensemble des films pour le cinéma, elle au son, lui à l'image. À la suite du don de leurs archives filmiques à la BnF, une exposition est consacrée à la dimension sonore de leur cinéma. Interview.

Chroniques : Qu'entendez-vous par « dégager l'écoute » ?

Claudine Nougaret : Au cinéma, l'image est prépondérante. Je fais du son pour une image mais il faut que l'image laisse du temps au son. Dégager l'écoute, c'est travailler sur les conditions d'écoute du spectateur pour qu'il ait confiance en son propre jugement sur ce qu'il entend et ce qu'il voit. C'est aussi, sur le tournage, créer un climat propice pour que la personne filmée soit à l'aise pour parler. Pour cela il faut utiliser les meilleures techniques de prise de son à disposition de façon à réaliser un son de grande qualité.

C. : Comment travaillez-vous pour restituer le réel à travers le son ?

C. N. : Retranscrire la réalité du son, ce n'est pas forcément tout reproduire. Dans les trois films *Profils paysans 1 et 2* et *La vie moderne*, par exemple, nous avons évité de faire entendre des clichés sonores comme les cloches de l'église ou le chant des coqs. Nous avons beaucoup travaillé sur la représentation

du monde rural, et en voyant beaucoup de films nous avons décidé d'éviter tous les sons qui étaient redondants par rapport à l'image, pour aller vers une sorte d'épure.

Je fais des films directement du producteur au spectateur, en circuit court. J'enregistre, on monte, on mixe, on touche très peu. J'amène dans la salle la première sensation que j'ai eue en captant le son de la personne qui parle.

C. : Comment est née votre passion pour la prise de son ?

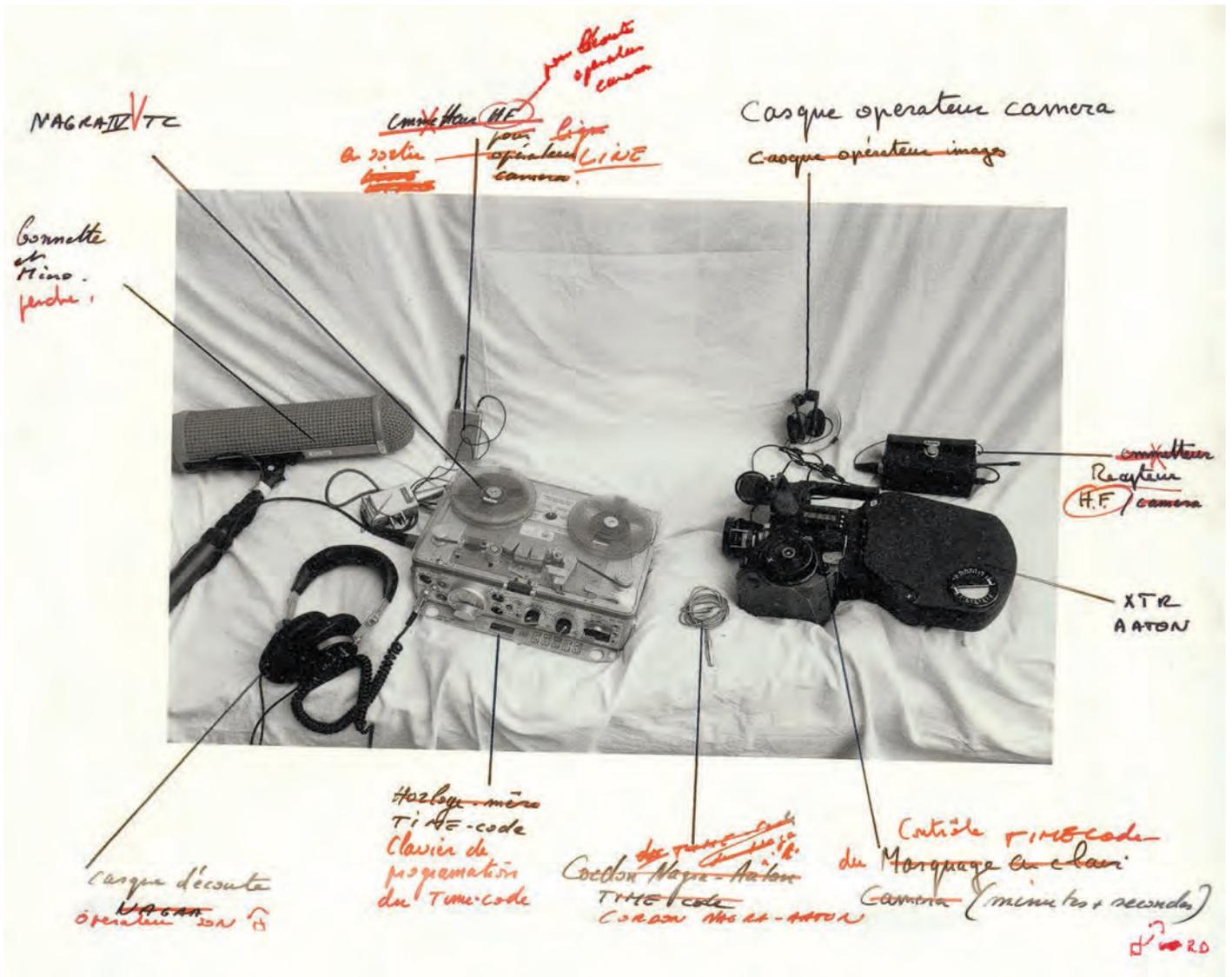
C. N. : J'ai fait des études de musicologie. Ma passion est née dans un laboratoire d'électro-acoustique : en étudiant *Le Traité des objets musicaux* de Pierre Schaeffer, j'ai compris que les sons de la vie peuvent devenir une musique. Cela a été pour moi un déclic à partir duquel mon oreille s'est ouverte à cette expérience, « restituer les sons de la vie » et je me suis spécialisée dans le son direct au cinéma.

C. : Vous avez été l'une des premières femmes ingénieures du son. Comment cela a-t-il joué dans votre parcours ?

C. N. : Le cinéma est un milieu un peu paternaliste et sexiste. À mes débuts, certains m'ont transmis beaucoup de choses

En haut
Claudine Nougaret
sur le tournage du
film *Paris*, 1997

À droite
Matériel de tournage
de Claudine Nougaret
et Raymond Depardon
utilisé pour le film
Urgences, 1987



du métier en pensant peut-être que, comme j'étais une femme, ce n'était pas grave pour eux ! Puis quand j'ai été embauchée à 24 ans comme cheffe opératrice du son, par Éric Rohmer pour le film *Le Rayon vert*, les mêmes m'ont appelée, furieux : « Mais pourquoi c'est toi, c'est pas normal ! » Pour pouvoir continuer à faire du son au cinéma j'ai pris en main la production de nos films et mené de front deux métiers passionnants : productrice et ingénieure du son.

C. : En quoi est-ce important pour vous de laisser une trace de votre travail ?

C. N. : Nous sommes fiers de laisser une trace de la parole des Français qui ne soit pas celle que l'on entend dans les films de fiction. Des chercheurs en sociolinguistique, Olivier Baude et Gabriel Bergounioux, qui depuis des années récoltent et analysent la parole des Français, ont pris pour objet de recherche les rushes du film *Les Habitants*, ce qui a été le point de départ

de cette exposition à la BnF. C'est une reconnaissance à laquelle nous sommes très sensibles. Et tout ce matériel va être numérisé : dans trente ans, quelqu'un pourra venir écouter la façon de parler au sein d'un tribunal, comment s'exprimait un magistrat, un prévenu, une plaignante... Je trouve formidable que la BnF fasse la démarche de préserver cette mémoire. ©

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki
Délégation à la Communication



Publication à l'occasion de l'exposition
© Editions Points, 2020

La Rotonde des Arts du spectacle

Du 28 janvier 2020 à janvier 2021 BnF | Richelieu

Commissariat 2020 : Corinne Gibello-Bernette, département des Arts du spectacle

Un tour de Rotonde

en compagnie d'Arlequin

Arlequin, le plus français des personnages de la commedia dell'arte, sera le guide privilégié des visiteurs de la Rotonde des Arts du spectacle qui met à l'honneur, sur le site Richelieu, les collections d'Auguste Rondel et leur postérité.

Il y a cent ans, Auguste Rondel (1858-1934) donnait à l'État les collections qu'il avait constituées sur les arts du spectacle à travers toutes les époques et tous les pays. Le département des Arts du spectacle de la BnF fête cet anniversaire en exposant à la Rotonde une sélection de plus de 60 pièces ayant trait au théâtre du XVIII^e au XX^e siècle.

Le visiteur pourra découvrir, parmi les documents emblématiques et parfois inattendus retraçant l'histoire des théâtres parisiens, des aquarelles de L'héritier, une copie annotée de la centième du *Dindon*, les couverts de baptême de Georges Feydeau, ou encore un diadème de la tragédienne Rachel offert par l'une de ses amies à Auguste Rondel. Car celui-ci entretenait des relations privilégiées avec différents acteurs du monde théâtral, eux-mêmes collectionneurs, comme Eugène Héros, directeur du théâtre du Palais-Royal de 1907 à 1910, et Léon Guillot de Saix, auteur de textes dramatiques et bibliophile.

Ce dernier avait acquis une collection de marionnettes vénitienne du XVIII^e siècle, considérée aujourd'hui comme l'un des fleurons du département des Arts du spectacle. La Rotonde mettra ainsi en lumière les marionnettes de la comtesse Beatrix, du doge de Venise et de leur entourage.

Fil rouge de cette présentation, le personnage d'Arlequin, né à Paris vers 1584-1585, sera évoqué à travers des pièces diverses : une estampe gravée dans une édition rare du XVII^e siècle, un portrait du mime Farina en Arlequin masqué peint par Edmond Heuzé, des maquettes de costumes de Philippe Graitson, un costume du spectacle *Bleu, blanc, Goude...*, autant de témoignages de la réception de ce personnage qui reste vivant dans la mémoire collective. Arlequin emmènera les visiteurs à la rencontre des successeurs d'Auguste Rondel qui, à la tête des collections théâtrales, ont souhaité les enrichir en y incluant notamment des fonds d'archives et des collections d'objets provenant de praticiens du théâtre. Réinterprétant les codes de la commedia dell'arte, Guy-Claude François (1940-2014) et Roberto Moscoso (1943-2011) ont ainsi conçu les espaces scéniques des spectacles *L'Âge d'or* et *Le Capitaine Fracasse*, créés par la troupe du théâtre du Soleil. Les maquettes de décor et les photographies exposées témoignent aujourd'hui de la fabrique de ces mises en espace des nefs de la Cartoucherie au service des textes et du jeu des acteurs. ©

Corinne Gibello-Bernette
Département des Arts du spectacle



Philippe Graitson,
maquette de costume
d'Arlequin
BnF, Arts du spectacle

Hors les murs

Prêts remarquables de la BnF



Jean-Jacques Lequeu, *Jeune homme faisant la moue*
BnF, Estampes et photographie

Morgan Library de New York
Jean-Jacques Lequeu : Visionary architect. Drawings from the Bibliothèque nationale de France

Du 31 janvier au 10 mai 2020
Exposition de 60 dessins

Domaine départemental de Sceaux

Les Colbert, ministres et collectionneurs

Du 15 janvier au 21 avril 2020
Prêt de 46 pièces

Musée de Cluny – musée national du Moyen Âge, Paris

L'art en broderie au Moyen Âge
Jusqu'au 20 janvier 2020
Prêt de la chemise du psautier de Saint Louis et de Blanche de Castille



Chemise du psautier de Saint Louis et Blanche de Castille (détail)
BnF, Arsenal

Cycle de conférences | *Sociologie des religions*

Mardi 14 janvier, 25 février, 10 et 24 mars, 21 avril, 12 mai, 2 juin 2020 BnF | François-Mitterrand

Voir agenda p. 7 et 8

Les religions au prisme de la sociologie

Au cours du premier semestre 2020, un nouveau cycle de sept conférences est consacré à la sociologie des religions en France. Les chercheurs invités interviendront sur des questions d'actualité, depuis l'appartenance religieuse jusqu'à l'écologie en passant par les itinéraires de conversion.

La société française est un terrain d'observation fascinant et complexe pour les sociologues des religions. « Fille aînée de l'Église » au XIX^e siècle et mère de la laïcité au XX^e, peu pratiquante mais régulièrement secouée de crises politico-religieuses, la France offre l'image d'un pays encore sous tension, qui peine à trouver un point d'apaisement dans ce domaine : la religion, à rebours de sa vocation étymologique, semble moins y relier les hommes que les désunir. Cependant, tout l'intérêt d'une approche sociologique est de ne pas s'en tenir à cette image conflictuelle, mais d'interroger, par des analyses de terrain, la réalité du phénomène religieux, au plus près de ses acteurs dans leur diversité. Ainsi la pratique religieuse, sous le regard du sociologue, n'est pas connue d'avance par la tradition dans laquelle elle s'inscrit, mais elle est observée pour elle-même, et peut alors réserver des surprises, loin des idées reçues.

Interroger l'actualité du fait religieux

C'est ce travail des chercheurs que la Bibliothèque nationale de France souhaite accompagner et rendre accessible. Elle le fait en enrichissant chaque jour ses considérables collections en religion et en sociologie, mais aussi en proposant un cycle de conférences pour permettre au public de découvrir les approches les plus actuelles sur ces questions qui inquiètent souvent, intriguent parfois. L'objectif du cycle sera ainsi d'interroger, à travers un ensemble de conférences thématiques à une ou deux voix, l'actualité du fait religieux en France, sur le mode de l'investigation et du dialogue. Où en sont les pratiques religieuses ? Quel est l'impact de la religion aujourd'hui sur les rapports entre individus et entre communautés ? Quelle est son influence sur la vie des Français ? Des chercheurs en sciences sociales apporteront leur éclairage sur ces problématiques, à la lumière de leurs travaux actuels renouvelant l'approche du fait religieux.

Emmanuel Todd, historien et anthropologue, inaugurera le cycle le 14 janvier par une conférence contextualisant le sujet à l'aide des analyses sociologiques et anthropologiques existantes. L'objectif sera de dépasser les préjugés ou les idées

véhiculées parfois par les médias – dont la temporalité rapide et l'approche événementielle sont difficilement conciliables avec une étude scientifique des questions religieuses.

La notion d'appartenance religieuse fera l'objet d'une autre séance qui tentera de la cerner. La religion est en effet un phénomène communautaire, or nos modèles sociaux ont évolué vers l'individualisme. Dans ce contexte, comment vivre sa croyance au milieu des autres ? L'individualisme appliqué au religieux conduit-il à se « fabriquer » sa religion ?

Et qu'en est-il de l'apparent réveil du religieux ? Une autre conférence s'attachera à analyser les nouvelles formes de religiosité. La visibilité accrue de la religion correspond-elle à la réalité des pratiques ? Ou n'est-ce qu'une illusion de perspective qui correspond à une moindre tolérance de la religion dans l'espace public que par le passé ?

Tanguy Laurent, Lucie Mailland, Caroline Tourette

Département Philosophie, histoire, sciences de l'homme



Georges Wolinski,
Recueil de dessins de
presse, 1990-1995

Cycle de conférences | Fantasy, retour aux sources

BnF | François-Mitterrand | Petit auditorium

Voir agenda p. 9 et 15

Fantasy !

D'abord employé dans les années 1940 pour désigner un genre littéraire dérivant du merveilleux, le terme de fantasy s'est aujourd'hui étendu à d'autres domaines – cinéma, musique, mais aussi bande dessinée, jeu vidéo... La fantasy incarne à merveille les jeux d'interdépendance et d'hybridation qui s'opèrent de plus en plus entre les différents médias. Adaptations et reprises renforcent la notoriété des œuvres et leur assurent un succès toujours plus grand. En ce début d'année, la BnF met la fantasy à l'honneur.

Un site internet : Fantasy, retour aux sources

La BnF propose, avec un site dédié, d'explorer le genre sous l'angle d'un double « retour aux sources ». La fantasy, même la plus contemporaine, exprime toujours la nostalgie d'un passé enchanté : nés sur fond de révolution industrielle, imprégnant aujourd'hui notre culture numérique, ses mondes magiques n'en proposent pas moins une alternative critique à la modernité technologique.

En s'appuyant sur les ressources iconographiques des collections de la BnF, le site s'attache à mettre en valeur les sources mythiques et historiques et ses nombreuses déclinaisons actuelles auxquelles la fantasy ne cesse de puiser, leur donnant une nouvelle actualité. Destiné à tous les publics, il se décline en quatre parcours de découverte : « jouer » sa propre aventure à la rencontre des codes du genre, « découvrir » ses grandes caractéristiques, « apprendre » pour approfondir ses connaissances sur les sources, les thèmes, les publics et les médias de la fantasy, et enfin « transmettre » pour une exploitation pédagogique de ces contenus.

Un jeu vidéo en ligne : Le Royaume d'Istyald

Accessible gratuitement sur le site internet *Fantasy, retour aux sources* (fantasy.bnf.fr), *Le Royaume d'Istyald* est un jeu vidéo d'aventure narratif et immersif. Conçu par Florent Maurin (scénario), Anato Finnstark (illustrations) et Andrea Perugini (design sonore), il propose au joueur d'explorer, à travers une série d'énigmes, un univers inspiré de la fantasy, peuplé de créatures et d'objets mystérieux. *Istyald* est une histoire non linéaire, richement illustrée et racontée en voix-off. Avant tout

jeu d'exploration en ligne, il s'inspire des *visual novels*, ces jeux narratifs où l'intérêt réside plus dans l'exploration des pistes pour faire avancer l'histoire que dans la résolution d'énigmes compliquées.

Un cycle de conférences

Une série de rencontres propose une plongée inédite dans le genre de la fantasy et ses expressions les plus variées, à travers la littérature, le cinéma ou encore les jeux vidéo.

Des experts et des créateurs prendront la parole pour mettre en lumière l'histoire et les sources littéraires de la fantasy, mais aussi ses métamorphoses multiples dans le domaine du jeu vidéo ou du cinéma, de *World of Warcraft* à *Game of Thrones*. La conférence inaugurale d'Anne Besson, directrice scientifique du site *Fantasy, retour aux sources*, présentera le genre depuis ses origines au XIX^e siècle et ses sources dans les mythes et le folklore jusqu'aux évolutions de sa réception contemporaine. Marine Macq, directrice et commissaire de la galerie d'art vidéoludique Pixel Life Stories, et Jean Jouberton, spécialiste de la muséologie et des nouveaux médias, évoqueront l'univers de *World of Warcraft*, ce jeu au succès planétaire, à travers une analyse de sa direction artistique. Cette séance sera accompagnée d'une performance. L'historien William Blanc analysera les principales manifestations de la fantasy au cinéma, depuis les années 1980, de *Conan le barbare* à *Game of Thrones*. Il s'intéressera aussi, avec Justine Breton, maîtresse de conférences en littérature française, aux métamorphoses de la légende du roi Arthur, mythe médiéval qui continue d'inspirer les créateurs de tous horizons.

L'univers de la fantasy est une source d'inspiration majeure pour les inventeurs de jeux : Florent Maurin et Anato Finnstark, concepteurs du jeu vidéo *Le Royaume d'Istyald* accompagnant le site *Fantasy, retour aux sources*, reviendront sur son élaboration. Enfin, Erwan Le Breton, directeur artistique chez Ubisoft, viendra partager son expérience de « création de mondes », à partir de l'exemple de *Night and Magic*. ©



En salle A : tous les mondes de la fantasy

Le département de l'Audiovisuel de la BnF illustre les multiples formes que peut prendre la fantasy en proposant une sélection de titres, à consulter en libre accès : des films des années 1930 tels *Frankenstein* (1931) et *Le Magicien d'Oz* (1939) aux grands classiques de la fantasy des années 80 comme *L'Histoire sans fin* (1984) et *Labyrinthe* (1986), sans oublier les succès récents comme *Les Animaux fantastiques* (2016) mais aussi des séries, une webradio proposant une sélection de bandes originales de jeux vidéo (*Final Fantasy*) ou de films ainsi que des classiques du rock (Led Zeppelin), des jeux vidéo qui ont marqué le genre tel *Warcraft*, ou encore des réalisations récentes comme les *Dark Souls* ou la version de *Skyrim* en réalité virtuelle. Des livres et bandes dessinées issus des collections du département Littérature et Art, des livres audios ainsi que des entretiens de personnalités sont également consultables. Des animations exceptionnelles sont également prévues : une borne d'arcade permet de rejouer à certains titres de jeux qui ont fait les grandes heures des salles d'arcade. Des projections de films et des parties de jeux multijoueurs sont organisées dans l'espace « salon de cinéma ». 



En haut
Anato Finnstarck,
illustration du jeu
Le Royaume d'Istyard

À gauche
La mort d'Arthur,
extrait de *The Birth Life
and Acts of King Arthur*
BnF, Réserve des livres
rares

En bas
Alice et les cartes à
jouer, extrait des
*Aventures d'Alice au
pays des merveilles*
BnF, Réserve des livres
rares

À droite
Un dragon
surplombant
Bordeciel, visuel du
jeu vidéo *Skyrim*
développé par
Bethesda Game
Studios, 2011
BnF, Département
de l'Audiovisuel

Master classe | En lisant, en écrivant | Ian McEwan

Mardi 14 janvier 2020

BnF | François-Mitterrand | Grand auditorium

Voir agenda p. 17

Avec le soutien des Éditions Gallimard

Ian McEwan,

les métamorphoses du romancier

L'écrivain britannique Ian McEwan inaugure la nouvelle série de master classes littéraires organisées en partenariat avec France Culture et le Centre national du Livre. L'occasion d'entrer dans l'intimité créatrice d'un romancier prolifique et polymorphe.

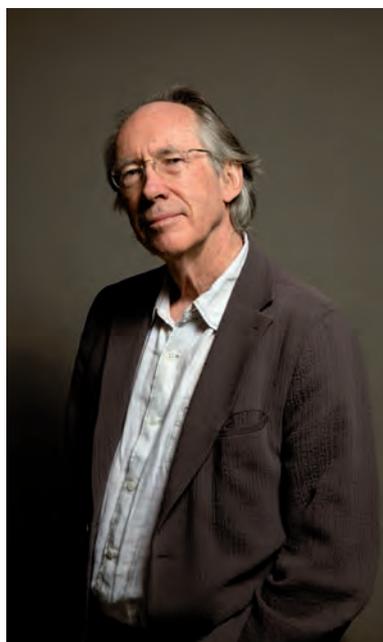
Ian McEwan commence à publier des nouvelles à la fin des années 1970, avant de s'aventurer avec *Le Jardin de ciment* (1978) dans le territoire du roman. Il s'attache depuis à arpenter le genre romanesque dans ses moindres recoins, change d'univers et de registre à chaque nouvelle publication, et passe avec virtuosité de la fresque historique (*Expiation*, 2001) au roman d'espionnage (*Opération Sweet Tooth*, 2012), du drame familial (*L'Enfant volé*, 1987) à la comédie satirique (*Solaire*, 2010). Au fil des métamorphoses de son œuvre, l'inscription de la fiction dans le réel demeure un point d'ancrage : la guerre en Irak, le réchauffement climatique, le Brexit ou encore l'évolution des nouvelles technologies – thème de son dernier livre, *Une machine comme moi* – font irruption dans la trajectoire de ses personnages pour bousculer ou faire basculer leurs vies.

Héritier du grand roman du XIX^e siècle, de Balzac à Jane Austen, McEwan a pour ambition de réconcilier cet héritage avec les leçons du modernisme et du post-modernisme. Pour cela, il s'appuie à la fois sur la force et le charisme de ses personnages, sur des structures narratives complexes et sur une écriture visuelle qui explique sans doute le grand nombre d'adaptations cinématographiques que ses romans ont connu.

La master classe de Ian McEwan, animée par Sylvain Bourmeau, permet de retracer le riche parcours d'un auteur acclamé par la critique et par un lectorat toujours plus nombreux, et d'entrer dans l'atelier d'un romancier touche-à-tout qui semble mettre un point d'honneur à se réinventer continuellement. ©

Mélanie Leroy-Terquem

Délégation à la Communication



Ian McEwan

Bienvenue à Erewhon

Projection-débat

***Bienvenue à Erewhon*. Une fable sur les humains et les machines**

Vendredi 6 mars 2020

BnF | François-Mitterrand

Petit auditorium

Voir agenda p. 11

Fable sur les relations entre hommes et machines, une web série adaptée du roman de Samuel Butler, *Erewhon*, est présentée site François-Mitterrand lors d'une projection suivie d'un débat.

Publié en 1872, le roman utopique de Samuel Butler, *Erewhon*, anagramme de « *Nowhere* », mettait en scène un narrateur découvrant un pays imaginaire, territoire inconnu coupé du reste du monde, et une société prospère mais aux règles étranges, notamment l'interdiction de l'usage des machines.

Cent cinquante ans après, la web série *Bienvenue à Erewhon* reprend cette thématique. Elle met en scène Samuel Butler commentant des images de la ville trouvées sur internet. Erewhon a beaucoup changé. L'automatisation a été poussée jusqu'à ses limites extrêmes. Le travail tel qu'on le connaît a disparu. Les habitants, débarrassés des fonctions pénibles, s'adonnent à des occupations ludiques. Les cerveaux des humains, des animaux et des plantes sont reliés entre eux, à égalité, via un réseau de data centers. Des algorithmes redonnent voix aux morts. C'est ainsi que l'esprit de Samuel Butler peut encore circuler à travers les images d'Erewhon.

Pour la création de cette série, les artistes Stéphane Degoutin et Gwennola Wagon se sont associés à Pierre Cassou-Noguès, professeur au département de philosophie de l'université Paris 8 Vincennes – Saint-Denis. Ses courts épisodes invitent à la réflexion sur le rapport de notre société aux machines, mais aussi au vivant en général. ©

Projections de deux documentaires

Jeudi 26 mars 2020 BnF | François-Mitterrand | Petit auditorium

Journée d'étude et de témoignages autour de *Charlie Hebdo*

Samedi 28 mars 2020

BnF | François-Mitterrand | Grand auditorium

Voir agenda p. 25

Biennale du dessin de presse

La BnF accueille, à l'occasion de la sixième édition de la Biennale du dessin de presse, dessinateurs, journalistes et historiens. La journée sera dédiée cette année au journal *Charlie Hebdo*.

Depuis plusieurs années, la BnF s'affirme comme un lieu privilégié de conservation et de valorisation du dessin de presse, à travers diverses actions qui réunissent dessinateurs, collectionneurs et spécialistes. Elle contribue, avec d'autres structures culturelles, associations et festivals, à encourager des échanges constructifs autour du dessin de presse, la conservation des originaux, leurs valeurs marchandes, la sensibilisation des jeunes à ce moyen d'expression entre art et journalisme.

L'édition 2020 de la Biennale est dédiée à *Charlie Hebdo*. À cette occasion la direction du journal fait don à la BnF de nombreux fascicules (papier et numérique). L'ensemble de la collection sera numérisée et rendue accessible. Créé en 1970 par François Cavanna et Georges Bernier, le journal satirique a connu en 2015, on s'en souvient, un virage tragique avec l'assassinat des dessinateurs Cabu, Charb, Honoré, Tignous et Wolinski, des chroniqueurs Bernard Maris et Elsa Cayat, et du correcteur Mustapha Ourrad, lors de leur première conférence de rédaction de l'année. La journée du 28 mars 2020 permettra d'apprécier l'évolution historique du journal satirique, sa place dans la presse française ainsi que l'utilisation du graphisme et de l'humour pour refléter une certaine vision libertaire de notre époque. ©

Martine Mauvieux

Département des Estampes et de la photographie

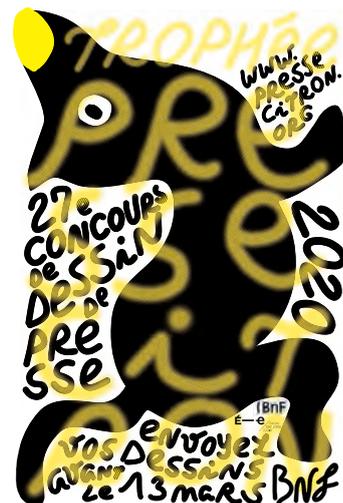


Une du n° 1 de *Charlie Hebdo*, dessin de Gébé, 23 novembre 1970

Trophée Presse Citron BnF, 7^e édition

Par ce concours, ouvert aux étudiants en art et aux dessinateurs, la BnF et l'école Estienne encouragent le dessin de presse.

Le partenariat, initié en 2014, entre la BnF et l'école Estienne se poursuit, permettant à une vingtaine d'étudiants de concevoir une manifestation d'envergure de A à Z. Pour la deuxième année, le prix s'ouvre à l'international (concours Yuzu Press) et aux enfants du primaire (prix P'tits Citrons avec le Clemi, Centre de liaison de l'enseignement et des médias de l'information). Le graphiste et typographe Toan Vu-Huu (studio Baldinger-Vu-Huu) a encadré l'atelier pour la ligne graphique de l'événement (affiche, carte de vœux, carton d'invitation, produits dérivés).



Concert | **Antoine Reicha, Ludwig van Beethoven**

Mardi 4 février 2020

BnF | François-Mitterrand | Grand auditorium

Précédé d'une journée d'étude consacrée à Antoine Reicha

Voir agenda p. 18

Reicha- Beethoven, concert anniversaire

L'anniversaire de la naissance des deux compositeurs nés en 1770 est l'occasion d'un concert à la BnF. Au programme, le célèbre *Septuor* (1800) de Ludwig van Beethoven et la *Grande Symphonie de salon pour neuf instruments*, composition inédite d'Antoine Reicha.

Reicha (1770-1836), né à Prague, côtoya Beethoven (1770-1827) lors de ses années de formation à Bonn. Devenu compositeur professionnel à Hambourg, il vécut à Paris de 1799 à sa mort, avec un intermède viennois de six ans. Sa réputation comme théoricien et professeur de composition a longtemps rejeté dans l'ombre ses nombreuses œuvres musicales, dont beaucoup n'ont jamais été imprimées et ne sont connues que par les manuscrits autographes conser-

vés au département de la Musique de la BnF.

Les trois *Grandes symphonies de salon* (1825 et 1827), dont seule la dernière semble avoir connu une exécution publique bien tardive en 1849, sont restées introuvables jusqu'en 2017. En fait, l'édition projetée par Reicha chez Zetter & Cie ne vit jamais le jour et les manuscrits passèrent d'un éditeur à l'autre par le jeu des rachats de fonds. Ils ont été retrouvés lors du tri des

archives données à la BnF par les éditions Jobert.

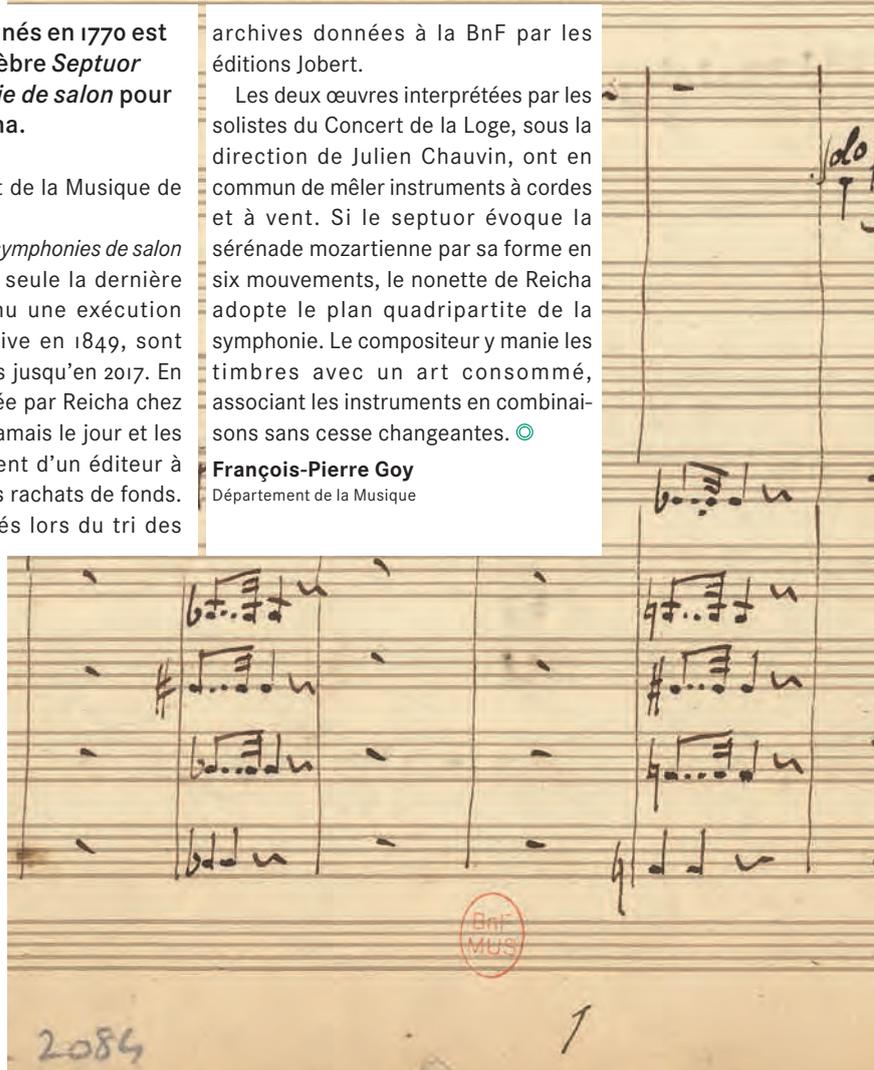
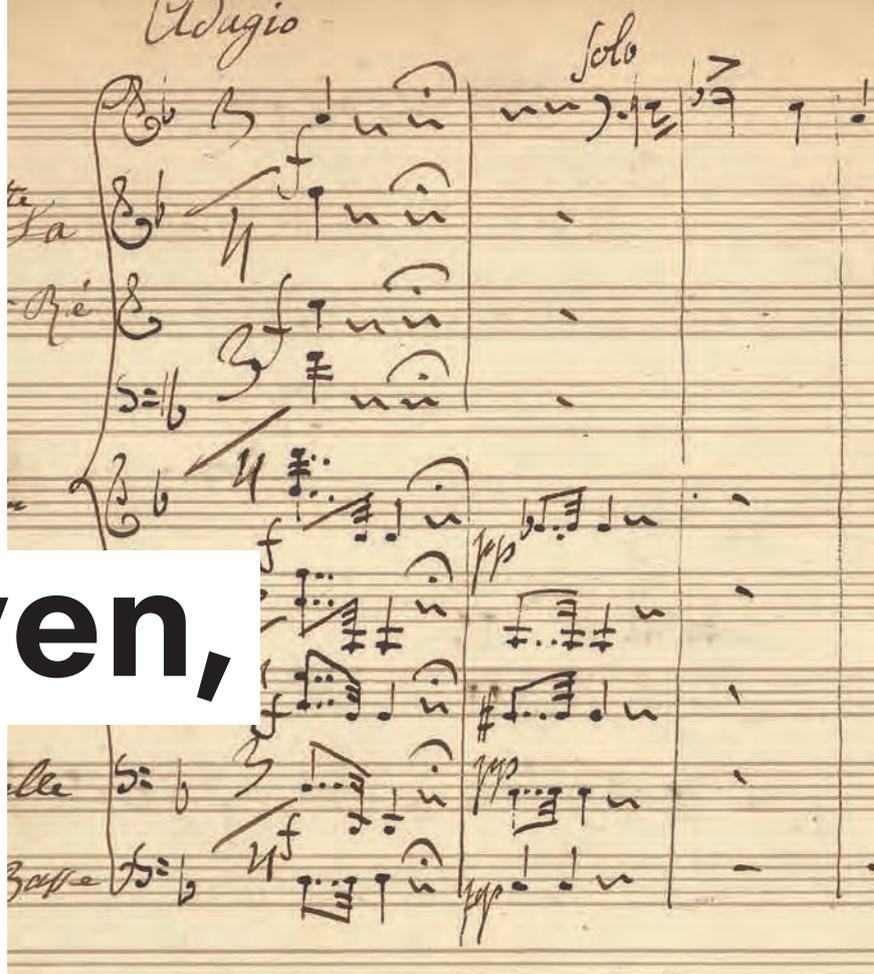
Les deux œuvres interprétées par les solistes du Concert de la Loge, sous la direction de Julien Chauvin, ont en commun de mêler instruments à cordes et à vent. Si le septuor évoque la sérénade mozartienne par sa forme en six mouvements, le nonette de Reicha adopte le plan quadripartite de la symphonie. Le compositeur y manie les timbres avec un art consommé, associant les instruments en combinaisons sans cesse changeantes. ©

François-Pierre Goy
Département de la Musique



Antoine Reicha,
lithographie de
Constant d'après
Counis, 1825
BnF, Musique

Antoine Reicha,
partition manuscrite
de la *Grande
Symphonie de salon
pour neuf instruments*,
1825
BnF, Musique



Femmes de sciences et médias

Journée d'étude | Femmes scientifiques à la Une ! | Jeudi 16 janvier 2020

BnF | François-Mitterrand | Grand auditorium | Voir agenda p. 20

La Bibliothèque nationale de France accueille la cinquième édition de la biennale Sciences et médias, consacrée cette année à la représentation des femmes scientifiques dans les médias.

Organisées tous les deux ans autour de thématiques ayant trait à la place de la science dans les médias, qu'ils soient traditionnels (presse et télévision) ou plus récents (blogs et réseaux sociaux), les journées *Sciences et médias* poursuivent un double objectif. Elles ont à la fois pour ambition de dresser un état des lieux en faisant

un bilan des problèmes existants et des difficultés, et de proposer des solutions susceptibles d'être mises en œuvre. Connaître pour comprendre, comprendre pour agir, telle pourrait être la devise de cette manifestation, comme l'ont montré les éditions précédentes – *Comment parler de sciences aux jeunes* (2016) ou *Comment lutter contre la désinformation scientifique* (2018). Au-delà du constat unanimement partagé de la place insuffisante accordée aux femmes scientifiques dans les médias, l'édition de 2020 s'interrogera sur

les raisons qui président à cet état de fait et explorera des pistes pour y remédier. En effet, cette absence ou, à tout le moins, cette faible présence n'est pas seulement due à la proportion tout aussi faible de femmes dans certaines disciplines scientifiques, mais à des ressorts propres au fonctionnement des médias et de la communauté scientifique. La journée s'articulera autour d'exposés et de tables rondes réunissant journalistes, scientifiques et médiateurs autour des questions suivantes : qu'induit le vocabulaire utilisé pour les noms de métiers ?

Quels rapports entre intelligence artificielle et genre ? Qu'est-ce qui est fait et peut être fait pour accroître à la fois la représentation et la visibilité des femmes par les institutions scientifiques et par les médias ?

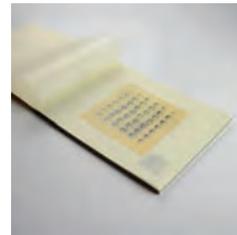
Angel Clemares

Département Sciences et techniques

Organisée par l'Association des journalistes scientifiques de la presse d'information, la BnF, la Société chimique de France, la Société française de physique, la Société française de statistique, la Société informatique de France, la Société de mathématiques appliquées et industrielles, la Société mathématique de France

vie de la BnF

Prix Nadar 2019



Le prix Nadar est remis chaque année par l'association Gens d'images en collaboration avec le département des Estampes et de la photographie de la BnF. Il est attribué au meilleur livre de photographie publié en France dans les douze derniers mois.

Le jury, composé de personnalités du monde de l'édition et de la photographie, a décerné le prix Nadar 2019 le 17 octobre dernier à l'ouvrage *So it goes* de la photographe japonaise Miho Kajioaka, paru aux Éditions The (M).

Cette toute jeune maison d'édition, fondée par Marie Sepchat à Paris en 2015, a fait le pari de soutenir des travaux d'artistes photographes contemporains, dont elle propose l'édition d'ouvrages en exemplaires limités. Fidèle à ses auteurs – Miho Kajioaka, mais aussi Renato d'Agostin ou Gil Rigoulet – elle travaille avec eux en leur laissant une grande marge d'invention.

Ainsi, Miho Kajioaka a sélectionné des images et conçu elle-même la maquette de ce livre coédité avec la galerie Ibasho. Consacrée au passage du temps et à la nature des souvenirs, sa recherche se traduit en une succession d'images délicates prises dans l'intimité de son quotidien et prend corps dans la forme même de l'ouvrage. Petit carnet au format oblong,

So it goes se présente comme un album fragile, raffiné, précieux. Les photographies monochromes s'y enchaînent sur des pages fines et transparentes, selon des dimensions et des dispositions qui

varient de page en page, avec un art subtil et très japonais d'équilibre entre les pleins et les vides, les noirs d'encre et le jaune translucide de la feuille. Le papier calque sur lequel les images sont imprimées en offset – véritable défi technique relevé par l'imprimeur espagnol Syl L'Art Grafic Premium – laisse apparaître les images qui suivent et qui précèdent ; les photographies s'accroissent ainsi, palimpsestes visuels, dans l'épaisseur du papier. Pareils aux souvenirs dans notre mémoire, elles se juxtaposent ou se superposent, tandis que la notion de temps se perd et s'écrase à mesure qu'on avance. *So it goes* est également et à proprement parler un livre de photographie, au sens où il joue avec les spécificités du médium : ici, des photographies inversibles, qui, comme des images mentales, se prêtent à plusieurs sens possibles de lecture.

Dominique Versavel

Département des Estampes et de la photographie

Miho Kajioaka,
So It Goes
Éditions The (M), 2019



BD BnF LA BD À LA BnF

Le lancement de l'opération « 2020 année de la BD » par le ministère de la Culture offre l'occasion d'explorer les collections et les actions de la BnF en matière de bande dessinée, et d'inviter des dessinateurs et dessinatrices à livrer leur vision de la Bibliothèque.

À la page 20, **Catel** met en scène les héroïnes auxquelles elle a consacré plusieurs bandes dessinées en collaboration avec Bocquet (*Olympe de Gouges, Kiki de Montparnasse* et *Joséphine Baker*) ; p. 22, **Chloé Cruchaudet** (*La Poudre d'escampette, Mauvais genre*), imagine Bécassine et Little Nemo survolant le jardin-forêt du site François-Mitterrand ; p. 27, **Catherine Meurisse** (*La Légèreté, Les Grands espaces, Delacroix*) fait sortir les livres de la Bibliothèque pour les inscrire au centre d'un autoportrait en bord de mer ; p. 28, **Patricia Lyfoung** place en haut d'une tour de la BnF l'héroïne de sa série *La Rose écarlate* ; p.33, **Raphaël Meyssan** (*Les Damnés de la Commune*) rend un vibrant hommage à Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF ; p. 35 **François Olislaeger** (*écolila*) installe dans le jardin-forêt de la BnF des figures emblématiques de l'histoire de la BD, de Gaston Lagaffe à Mafalda en passant par Corto Maltese et Arzach.

Merci à **François Schuïten** d'avoir autorisé la reproduction à la p. 30 de la planche extraite de *L'Archiviste* écrit avec Benoît Peeters et publié en 1987.



LA BANDE DESSINÉE À LA BnF, TOUTE UNE HISTOIRE

Acteur majeur du patrimoine de la bande dessinée, la BnF conserve la plus grande collection du domaine franco-belge en Europe, depuis les premières histoires en images du XIX^e siècle jusqu'aux romans graphiques contemporains. Au fil des années, elle est devenue un lieu d'accueil et de valorisation de la BD sous toutes ses formes.

L'histoire de la constitution des collections de bande dessinée à la BnF est intimement liée à l'histoire du médium lui-même, oscillant depuis son apparition entre image et texte, presse et livre, lectorat adulte et public jeunesse.

La plus grande collection en Europe

Disséminées dans les fonds de plusieurs départements en raison du caractère hybride d'un genre tenant à la fois des arts graphiques et textuels, les collections de bandes dessinées de la Bibliothèque sont peu connues du grand public. Avant même l'apparition du terme, les premières productions éditoriales annonçant la naissance du médium entrent, via le dépôt légal de l'image, dans les collections du département des Estampes. C'est là que, tout au long du XIX^e siècle et jusqu'à l'entre-deux-guerres, sont rassemblées les publications de ceux que l'on considère désormais comme les pionniers de la BD – Töpffer, Cham, Gustave Doré, Caran d'Ache, Steinlen. Leurs œuvres voisinent avec les images d'Épinal des maisons Pellerin et Quantin, puis avec les albums de Hergé, de Calvo et de E. P. Jacobs. Pendant plusieurs décennies, certaines séries, comme par exemple les premiers albums de *Bécassine*, entrent tantôt dans les fonds du département des Estampes, tantôt dans ceux du département des Imprimés, reflet de l'hésitation originelle entre les dimensions visuelle et littéraire de la bande dessinée. Un basculement s'opère au début des années 1960 en faveur du département des Imprimés qui devient le principal destinataire du dépôt légal de la bande dessinée. Puis ces fonds

rejoignent, à compter de l'ouverture du site François-Mitterrand en 1996, ceux du département Littérature et art, enrichis en 2008 par l'accueil en son sein du Centre national de littérature pour la jeunesse. « Longtemps, la Bibliothèque a abrité ce trésor patrimonial et culturel

sans l'avoir réellement découvert », souligne Jean-Marie Compte, directeur du département Littérature et art, qui estime aujourd'hui à près de 120 000 le nombre d'albums de bande dessinée conservés à la BnF, « ce qui représente la plus grande collection en Europe pour le domaine franco-belge ».

Un pan oublié de l'histoire de la bande dessinée

Tout impressionnant qu'il soit, ce chiffre ne rend pas compte de la masse de planches et de strips publiés aux XIX^e et XX^e siècles dans la presse française, qu'il s'agisse des illustrés pour enfants comme *Les Belles Images*, *La Semaine de Suzette* ou *L'Épatant*, de la presse quotidienne ou des magazines de bande dessinée qui fleurissent à partir des années 1930, avec *Le Journal de Mickey*, *Robinson Junior*, continués ensuite par *Tintin*, *Pilote* puis *Métal hurlant*, *Fluide glacial* ou (*À suivre*). Entamée en 2006, l'entreprise de numérisation d'une partie des collections de presse patrimoniales conservées à la BnF, ainsi qu'à la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image – partenaire de longue date de la BnF – et leur mise en ligne dans la bibliothèque numérique Gallica ont permis de prendre la mesure de ce continent encore largement inexploré. En donnant à voir une production massive ayant rarement fait l'objet d'une publication en album, la numérisation de la presse ancienne a conduit amateurs et chercheurs à découvrir un pan oublié de l'histoire de la bande dessinée. En témoignent notamment les travaux d'Antoine Sausverd sur son blog *Töpfferiana* (voir p. 31) ou ceux de Benoît Peeters qui, dans *La Bande dessinée entre la*

« Longtemps, la Bibliothèque a abrité ce trésor patrimonial et culturel sans l'avoir réellement découvert »

presse et le livre (BnF Éditions, 2019), fait la part belle à des trésors extraits des journaux illustrés du tournant des XIX^e et XX^e siècles.

Garder la trace des blogs BD disparus

Depuis le début des années 2000, s'ajoute aux collections imprimées de bandes dessinées un versant numérique, collecté via le dépôt légal des sites web. En effet, les contenus gratuits mis en ligne sur l'internet français sont recueillis par le biais de collectes annuelles larges et de collectes ciblées plus fréquentes, opérées sur plusieurs centaines de sites d'auteurs, de libraires, d'éditeurs, mais aussi de comptes Twitter ou de chaînes YouTube sélectionnés pour leur représentativité. À partir de la fin des années 1990, la bande dessinée prend son envol sur le web : la plupart des sites et blogs emblématiques de cet essor sont ainsi consultables dans les archives de l'internet. Celles-ci permettent de retracer l'émergence de webzines comme *Coconino World*, de retrouver les discussions enfiévrées qui avaient lieu sur les forums de *BD Paradisio* ou *BDamateur*, ou encore d'observer les mutations successives des blogs de Pénélope Bagieu (qui officiait alors sous le nom de Pénélope Jolicœur), Boulet, Kek,

La bande dessinée dans l'œil du CNLJ

La Revue des livres pour enfants, publiée tous les deux mois par le Centre national de la littérature pour la jeunesse de la BnF, est l'héritière du *Bulletin d'analyses de livres pour enfants* créé en 1965 par la Joie par les livres et l'Association des bibliothécaires français. Au fil de plus de 300 numéros, elle a consacré une part croissante à la bande dessinée jeunesse et a suivi de près son évolution, depuis une « première liste pour les petits et les grands » proposée en 1974, jusqu'au dernier numéro hors-série de la revue, consacré aux « Secrets de la bande dessinée », qui rassemble 16 grands entretiens avec des dessinatrices, dessinateurs et scénaristes. ©



La Revue des livres pour enfants, n° 289, juin 2016

La BD, star de la future salle Ovale

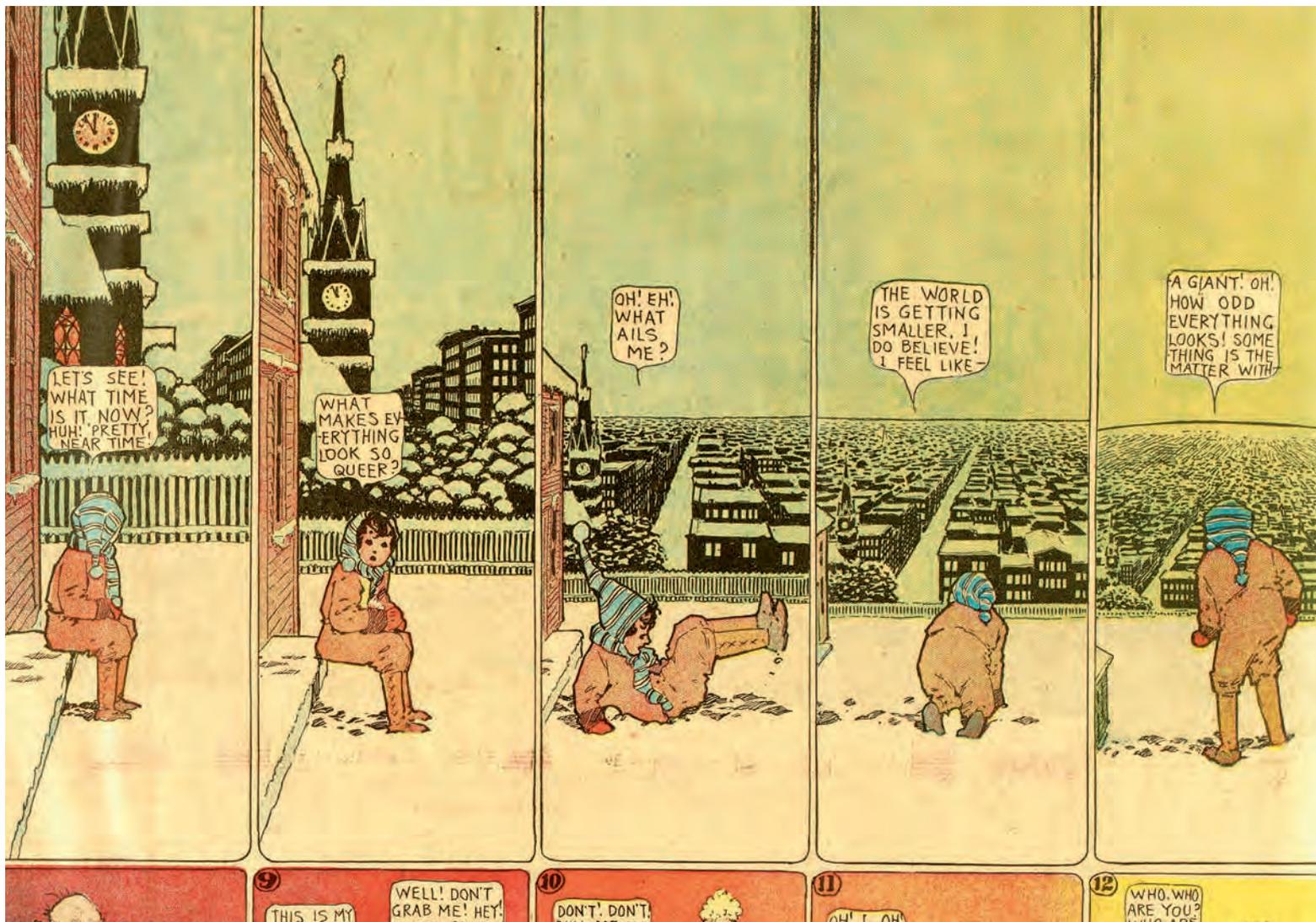
Salle emblématique de la BnF sur le site Richelieu, le « paradis ovale » construit par Jean-Louis Pascal et Alfred Recoura rouvrira en 2021, à l'issue des travaux de rénovation. Sous la verrière désormais accessible gratuitement, les visiteurs trouveront dans ce lieu de lecture, d'étude et de découverte un fonds de 20 000 documents en accès libre, parmi lesquels plus de 8 000 volumes de bande dessinée. Comics, manga, roman graphique, séries, tous les genres seront représentés, avec un accent mis sur les nouveautés. ©

Lisa Mandel et Lewis Trondheim. C'est à partir de ces archives, auxquelles on peut accéder dans les salles de lecture de la BnF et d'une vingtaine d'établissements partenaires en France, que les chercheurs de demain pourront étudier la riche histoire de la bande dessinée numérique des débuts du web français.

Exposer la bande dessinée

La mise en valeur de cette considérable collection par la BnF a épousé la progressive reconnaissance institutionnelle du médium. À l'automne 2000, la Bibliothèque accueille une grande exposition consacrée aux *Maîtres de la bande dessinée européenne*, dont le commissariat est assuré par Thierry Groensteen, alors directeur du Musée de la bande dessinée d'Angoulême. « Il s'agissait d'une exposition-manifeste, d'une forme de légitimation de la bande dessinée, intégrant ainsi, avec son histoire, son épaisseur artistique, ses grands auteurs, la civilisation de l'imprimé », rappelle Thierry Grillet, directeur de la Diffusion culturelle de la BnF. Mais du fait de la fermeture du site François-Mitterrand pendant un mois à la suite d'un incendie qui avait endommagé son circuit d'alimentation électrique, le manifeste n'eut pas

Winsor McCay, Little Nemo in Slumberland, International Herald Tribune, 27 décembre 1908. BnF, Droit, économie, politique. Disponible en ligne sur Gallica



l'effet escompté. Il faudra attendre une décennie pour que le succès de l'exposition *Astérix à la BnF!* en 2013 et de celle consacrée aux *Cités obscures* en 2014 rende définitivement visible le rôle joué par la BnF dans le paysage de la bande dessinée. Ces deux dernières expositions marquent l'entrée dans les collections de la Bibliothèque de planches originales de bande dessinée : Albert Uderzo lui confie 120 planches d'*Astérix* en 2011, suivi quelques années plus tard par François Schuiten et Benoît Peeters qui font don de 400 planches des *Cités obscures*. « Donner à la BnF, c'est à la fois permettre de conserver, mais aussi de partager », explique Carine Picaud, responsable de ces fonds à la Réserve des livres rares, qui rappelle que ces planches originales sont souvent prêtées pour des expositions hors les murs de la BnF.

La BD au cœur de la BnF

Parallèlement à cette politique d'expositions, la BnF s'attache à mettre en valeur la bande dessinée en tant qu'objet culturel à part entière, d'abord en mettant à disposition des lecteurs, en libre accès dans plusieurs salles de lecture, des classiques de la BD, des nouveautés et des ouvrages de référence : c'est le cas dans les salles D, G, H et I de la bibliothèque d'étude. Elle se penche également sur l'histoire du médium, en rééditant des albums méconnus (voir p. 31) ou en invitant des historiens spécialistes de la question à présenter les résultats de leurs travaux, comme ce fut le cas récemment avec Sylvain Lesage (voir p. 26) ou Benoît Peeters. Elle explore également la création contemporaine, par le biais de master classes (voir p. 32) ou de résidences

d'artistes : en cette année de la BD, Fanny Michaëlis (*Géante, Le Lait noir*) et Yomgui Dumont (*La Brigade des cauchemars, 109 rue des Soupirs*) seront ainsi les premiers auteurs de bande dessinée accueillis en résidence à la BnF. Enfin, elle explore les possibilités pédagogiques offertes par le genre en lançant son application *BDnF*, outil gratuit de réalisation de bande dessinée numérique (voir p. 34). La salle Ovale, qui rouvrira ses portes en 2021 à l'issue des travaux de rénovation du site Richelieu, incarnera cette inscription de la bande dessinée au cœur de la Bibliothèque, avec la mise à disposition de plusieurs milliers de titres en libre accès (voir ci-contre). Une place de choix pour un médium qui n'a plus à prouver sa légitimité. ○

Mélanie Leroy-Terquem et Sylvie Lisiecki Délégation à la Communication



CE QUE LE LIVRE FAIT À LA BANDE DESSINÉE

Historien et auteur de *L'Effet-livre. Métamorphoses de la bande dessinée*, Sylvain Lesage était invité il y a quelques mois à présenter ses travaux dans le cadre des conférences du Centre national de la littérature pour la jeunesse*. Entretien.

Chroniques : Vous avez travaillé sur l'importance du format de l'album dans l'histoire de la bande dessinée en France : est-ce une spécificité française ?

Sylvain Lesage : Il y a une vraie exception française en matière de publication de bande dessinée. Elle s'explique notamment par le poids très ancien du livre dans notre économie éditoriale. Dans d'autres pays, on peut trouver de la bande dessinée en librairie, mais c'est un phénomène plus marginal et plus récent qu'en France. En Italie, par exemple, où le secteur de la bande dessinée est très dynamique, elle reste un produit de presse : elle est publiée dans les journaux ou en fascicules, et est vendue principalement dans les kiosques. Par ailleurs, la bande dessinée a en France un statut culturel fort : elle est reconnue au plus haut niveau de l'État – en témoigne l'année de la bande dessinée en 2020 – ses auteurs sont considérés comme des artistes, elle est conservée et exposée dans des institutions patrimoniales... Mes travaux visent à montrer que la charge symbolique de l'album, format qui domine depuis longtemps les circuits de production et de consommation de la bande dessinée, a largement contribué à l'instituer comme « neuvième art ».

C. : Quelles ont été les conséquences de cette prédominance de l'album ?

S. L. : Il faut comprendre que c'est l'album qui a constitué le canon de la bande dessinée en France – et pas les strips publiés dans *France-Soir* ou *L'Humanité*, par exemple, qui

bénéficiaient pourtant d'un lectorat massif. La mémoire et la connaissance que nous avons aujourd'hui de la bande dessinée franco-belge reposent sur ce phénomène de canonisation,

voire de sacralisation, du neuvième art par l'album – qui est une forme bourgeoise, plus chère et moins accessible que d'autres formes plus populaires. Tout un pan de la production de bande dessinée, publié dans la presse, dans des « petits formats » et chez des éditeurs travaillant des formats autres que l'album, reste encore méconnu.

C. : Nous avons donc une connaissance assez étroite de l'histoire de la bande dessinée française ?

S. L. : Oui, il y a des chantiers énormes à mener en la matière ! Et ces chantiers sont loin d'être simples : les historiens qui s'intéressent à la bande dessinée publiée dans la presse des XIX^e et XX^e siècles sont confrontés à des difficultés de plusieurs ordres. La première est liée à l'indexation : les catalogues n'indiquent pas la présence ou l'absence de bande dessinée dans les journaux et magazines, ce qui complique la recherche des sources. La seconde est une difficulté matérielle de consultation : la plupart de ces journaux ont été, pour des raisons de conservation, microfilmés, ce qui en rend la manipulation et la lecture assez laborieuses – à cet égard la numérisation des collections de la BnF offre des perspectives réjouissantes ! Ce travail d'exploration de la presse est nécessaire pour réhistoriciser les conditions de production et de réception de ce médium au fil des générations, et pour transformer nos visions dépassées de la bande dessinée. ☉

Propos recueillis par Mélanie Leroy-Terquem

Délégation à la Communication

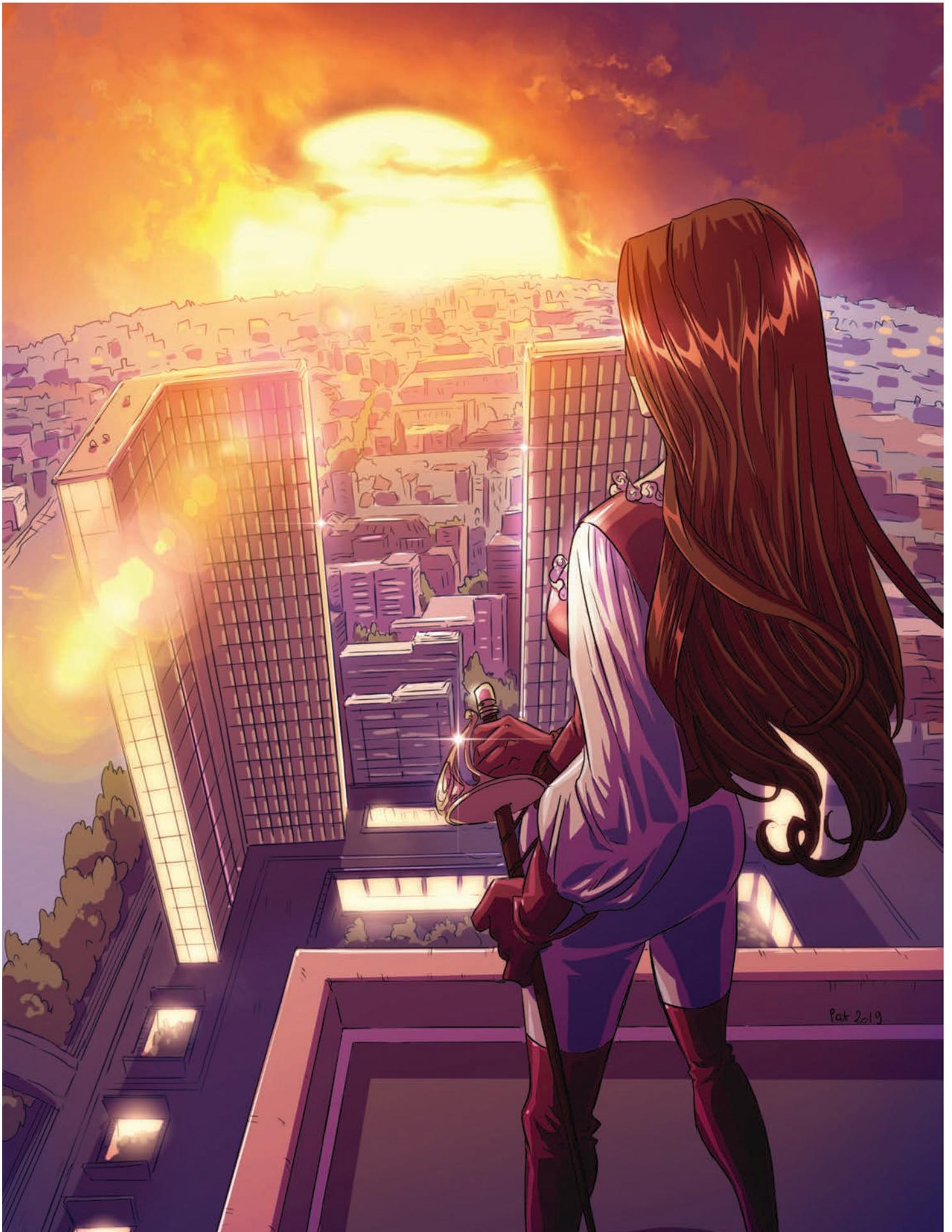


Sylvain Lesage,
L'Effet-livre. Métamorphoses de la bande dessinée
Presses universitaires
François-Rabelais, 2019

*La BnF met à disposition l'intégralité de la conférence de Sylvain Lesage en podcast. À retrouver sur Apple Podcasts, Spotify, SoundCloud et les principales plateformes de podcasts, sous le titre *La bande dessinée en albums*.



C. Meurisse 19



Pat 2019

BÉDÉ-BOOM : UN ÂGE D'OR EN FRANCE ?

À l'heure où Astérix fête ses soixante ans et envahit les linéaires avec cinq millions d'albums, c'est tout un secteur de l'édition et de la création qui, en France, tente de profiter du goût des lecteurs et des lectrices pour la bande dessinée.

Depuis une vingtaine d'années, la croissance de la production éditoriale a bouleversé le paysage français des cases et des bulles. De moins de 1 000 albums édités à l'année, on est passé à 2 000 en 2002, 3 000 en 2004, 4 000 en 2006, 5 000 en 2010, pour atteindre 5 700 sur les douze derniers mois. D'une soixantaine d'éditeurs on est passé à presque 400, avec plusieurs milliers d'auteurs actifs.

L'explosion des genres

Ce « bédé-boom » est d'abord celui de l'ouverture, avec le développement massif de genres autrefois méprisés comme l'heroic fantasy (*Siegfried*, Alex Alice) et sa variante la fantasy celtique (*Merlin*, Jean-Luc Istin), le fantastique ou l'horreur (*Sanctuaire*, Christophe Bec et Xavier Dorison), la régénération de la bande dessinée jeunesse, d'humour, de la science-fiction (*Epiphania*, Ludovic Debeurme), ou encore de la BD historique. L'apparition des thèmes sociaux (*Les Mauvaises gens*, Étienne Davodeau), de l'autofiction (*Ailefroide*, Rochette), du reportage journalistique (*Sarkozy-Khadafi*, Thierry Chavant et alii), de la chronique intime (*Portugal*, Cyril Pedrosa), d'un courant explicitement féministe (*Culottées*, Pénélope Bagieu), des adaptations de classiques littéraires (*Proust* par Stéphane Heuet), de biographies (*Voltaire amoureux*, Clément Oubrerie) et enfin, l'écho auprès d'un large public de démarches expérimentales telle celle de Marc-Antoine Mathieu (*3''*) ont également contribué à cet essor. Le public, autrefois réuni « de 7 à 77 ans », s'étend et se diversifie à tous les âges et tous les genres, avec une féminisation massive du lectorat.

L'influence du manga

Si les créateurs francophones brillent dans tous ces domaines, c'est l'influence du manga qui a été longtemps déterminante comme moteur et aiguillon de ce renouvellement. Le genre a séduit les adolescents par les thèmes originaux qui y sont abordés, notamment autour de la vie quotidienne (*Le Quartier de la lumière*, Inio Asano) ou des sentiments

(*Nana*, Ai Yazawa, *Bride Stories*, Kaoru Mori), par ses langages graphiques secouant le lecteur occidental (*Blame*, Tsutomu Nihei), par la coexistence de succès commerciaux fédérateurs (*Naruto*,

One Piece) et de grands auteurs admirés tels Jiro Taniguchi, Takehiko Inoue ou Taiyou Matsumoto. Aujourd'hui, une bande dessinée sur trois éditée en France est un manga (japonais), manhwa (coréen), manhua (chinois) – sans parler des « manfra » de chez nous tels *Dreamland* de Reno ou *Lastman* de Vivès et Balak. Le comics et les auteurs anglo-saxons sont numériquement moins présents (autour de 15 %), mais sont portés par la vague des films Marvel et DC ou des séries issues de comics telles *Walking Dead*, et par les brillants représentants du *graphic novel*, comme Emil Ferris ou Jeff Lemire. Cette effervescence correspond enfin à la maturité de plusieurs générations de scénaristes, dessinateurs ou auteurs complets : Lewis Trondheim, Joann Sfar, Zep, Christophe Blain, Manu Larcenet, Blutch, Lucie Durbiano, Marion Montaigne, Chloé Cruchaudet, Catel ou Vanyda... et tant d'autres !

Sous la vitalité, les inégalités

Cette vitalité s'incarne dans d'importants festivals, au premier rang desquels Angoulême, mais aussi Saint-Malo, Bastia, Blois, Paris et son SoBD, ou encore le phénomène Japanexpo.

Malheureusement tous les auteurs n'en profitent pas. Ces 100 nouveautés hebdomadaires ont peu de temps pour rencontrer le public, les tirages moyens baissent, le fonds n'est plus visible et rapporte en conséquence fort peu. Cela donne lieu à une paupérisation des auteurs qui se sont fédérés derrière Denis Bajram et Benoît Peeters au sein des États généraux de la BD, pour réclamer d'être vraiment les acteurs des évolutions majeures de la bande dessinée : la fabrication, la distribution et maintenant l'édition numérique, les nouveaux droits, le statut d'auteur... Autant de sujets que le ministère de la Culture a fait étudier à travers le rapport de Pierre Lungheretti, puis l'actuelle mission confiée à Bruno Racine le 9 avril 2019 sur les artistes-auteurs. « À suivre » donc ! ☺

Olivier Piffault

Conservateur à la BnF





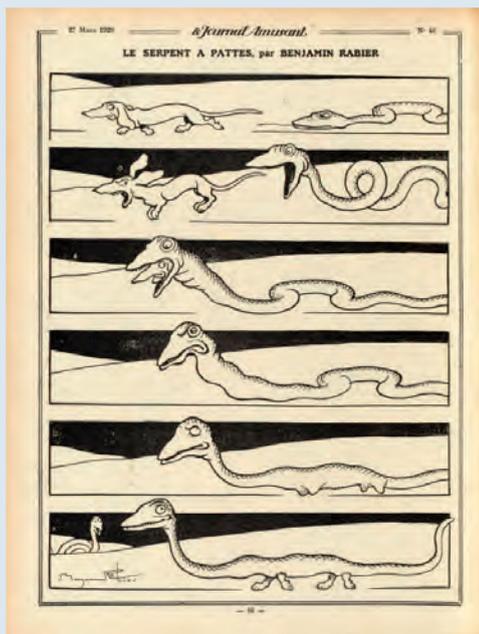
Rançait sans levis, voilà le fleuve assé
Qui se met à notre poursuite ;
Il comptait sûrement faire un fameux régal
Du bœuf... et du maître assésé !

Pauvre de moi ! lorsque j'y songe encore,
J'en tremble des pieds à la tête ;
Car... mes péchés... cette effroyable bête
Était un vrai boa, un boa constructeur !



Duffièrement, me pensais-je en moi-même,
Il fait, pas moyen, bouzouillat ce maudit...
Lorsque je suis un frôlement soudain ;
Je me retourne alors et j'en deviens tout blême !

Au lieu de mon bâton, voici pour compagnon
Un étrange serpent, dont la peau moule et flasque
Sembler laisser passer quatre petits moignons...
« Bon donc ! m'écriais-je, Outre ! c'est la Tarasque ! »



O'Galop,
Métempsycose,
Imagerie Pellerin, 1896.
BnF, Estampes et
photographie.
Disponible en ligne
sur Gallica

Benjamin Rabier,
Le Serpent à pattes,
Le Journal amusant,
27 mars 1920. BnF,
Philosophie, histoire,
sciences de l'homme.
Disponible en ligne
sur Gallica

Bien avant Hergé
(1907-1983), des
dessinateurs comme
O'Galop (1867-1946)
ou Benjamin Rabier
(1864-1939) ont joué
avec le motif du
serpent à pattes.

À LA RECHERCHE DES BANDES DISSÉMINÉES

Sur son blog *Töpfferiana*, Antoine Sausverd exhume depuis 2008 des pans méconnus de l'histoire de la bande dessinée, en explorant les collections de presse numérisée.

« Toutes les semaines, je vais à la pêche dans Gallica », explique Antoine Sausverd, qui se décrit comme un chercheur amateur et un inlassable gallicanaute. Intéressé tout particulièrement par les débuts de la bande dessinée, depuis Rodolphe Töpffer jusqu'aux premières décennies du ^{xx}e siècle, il en traque les manifestations oubliées dans les journaux et revues mis en ligne par la BnF. Ses plus belles trouvailles sont exposées sur son blog *Töpfferiana*, devenu en quelques années une référence dans le milieu des passionnés du patrimoine de la bande dessinée, comme l'historien Sylvain Lesage (voir

p. 26) ou l'écrivain et scénariste Benoît Peeters.

En traçant des parentés entre les créateurs, en relevant des influences et des récurrences, Antoine Sausverd dessine au fil de ses découvertes la cartographie d'un territoire encore largement inexploré. Pour reprendre la formule qui clôt son billet consacré à la généalogie du gag du boa ayant avalé un chien, depuis les images d'Épinal jusqu'à *Tintin au Congo* : « à l'image du serpent à pattes, la bande dessinée est cet animal hybride dont la richesse des combinaisons ne cesse de nous surprendre. »

Des trésors réédités

Depuis plusieurs années, les Éditions de la BnF rééditent des titres emblématiques ou méconnus conservés dans ses collections. Du côté des précurseurs de la bande dessinée, ont ainsi été publiés, en collaboration avec les Éditions 2024, des albums comme *Le Mirliton merveilleux* de Jules Rostaing et Telory, initialement publié en 1862, ou des récits en images parus dans la presse de la Belle Époque, comme *Dans l'infini et autres histoires* et, dernièrement, *L'île de la fée Bijou* de Victor Mousselet dit G. Ri (1853-1940).



G. Ri, *L'île de la fée Bijou*
BnF Éditions et Éditions 2024, 2019



PÉNÉLOPE BAGIEU, GRANDE CLASSE

Depuis l'ouverture de son blog *Ma vie est tout à fait fascinante en* 2007, Pénélope Bagieu s'est imposée comme une figure majeure de la bande dessinée française. Elle revient sur ce parcours lors d'une master classe exceptionnelle à la BnF.

L'été dernier, Pénélope Bagieu recevait au Comic-Con de San Diego le prestigieux prix Eisner pour sa série *Culottées*, publiée en deux tomes en 2016 et 2017. Dans cette bande dessinée ouvertement féministe, elle dresse le portrait de trente femmes remarquables, de la femme à barbe Clémentine Delait à la collectionneuse Peggy Guggenheim, en passant par l'écrivaine et illustratrice Tove Jansson ou la députée indienne Phulan Devi. Toutes ont en commun de s'être inventé un destin, à l'image de celle qui les réinscrit dans l'histoire en les dessinant. Pénélope Bagieu a progressivement fait évoluer son style et ses sujets de prédilection en développant un goût pour le récit biographique et une vivacité du trait, qui s'affirment dans *California dreaming* (2015), récit de la carrière de Mama Cass – chanteuse du groupe The Mamas and the Papas –, et se poursuivent avec les *Culottées*.

Pour rendre compte de ce riche parcours, Pénélope Bagieu participera le 3 mars au nouveau cycle des master

classes littéraires que la BnF coproduit avec France Culture et le Centre national du livre. Ces rencontres publiques, animées par des producteurs de France Culture, proposent depuis 2016 une plongée dans la création contemporaine, en invitant auteurs et auteures à évoquer leur pratique de l'écriture, la genèse ou la réception de leurs œuvres – et ceux qui suivent Pénélope Bagieu sur les réseaux sociaux savent combien elle est disert sur ces sujets. Avec l'humour et l'ardeur qui la caractérisent, elle y parle aussi bien de la place des femmes dans le milieu de la bande dessinée, des techniques de lutte contre l'insomnie, des livres qu'elle admire ou encore de cette « expérience étrange, de ne faire rien d'autre que faire un livre, toutes mes heures éveillées ou presque, pendant des mois ». Autant de moments de vie qui laissent entrevoir le bouillonnement intérieur d'une artiste ancrée dans son temps. ○

Mélanie Leroy-Terquem
Délégation à la Communication

Master classes | En lisant, en écrivant

Pénélope Bagieu

Mardi 3 mars 2020

Master classe animée par
Victor Macé de Lépinay
BnF | François-Mitterrand |
Petit auditorium
En partenariat avec France Culture et
le CNL
Voir agenda p. 3 et 17

Conférences et rencontres à venir dans le cadre de l'année de la bande dessinée

26 mai 2020

Master classes | En lisant, en écrivant :
Catherine Meurisse

18 septembre 2020

Conférence du CNLJ : *La bande dialoguée. Une histoire des interactions verbales dans la bande dessinée francophone (1830-1960)*, par Benoît Glaude

5 novembre 2020

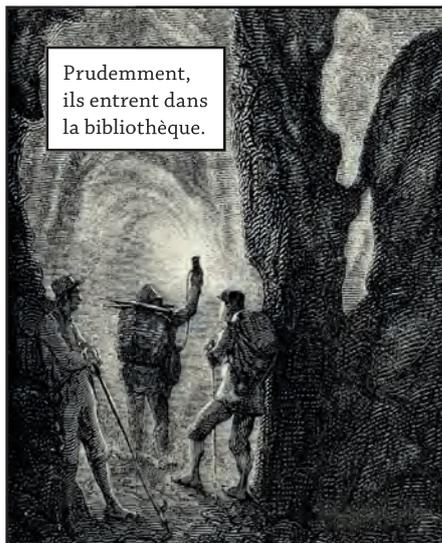
Visiteurs du soir : rencontre
avec Zep

6 novembre 2020

Colloque *Droit(s) et BD*

DANS L'ANTRE DE GALLICA

par Raphaël Meyssan



Prudemment, ils entrent dans la bibliothèque.



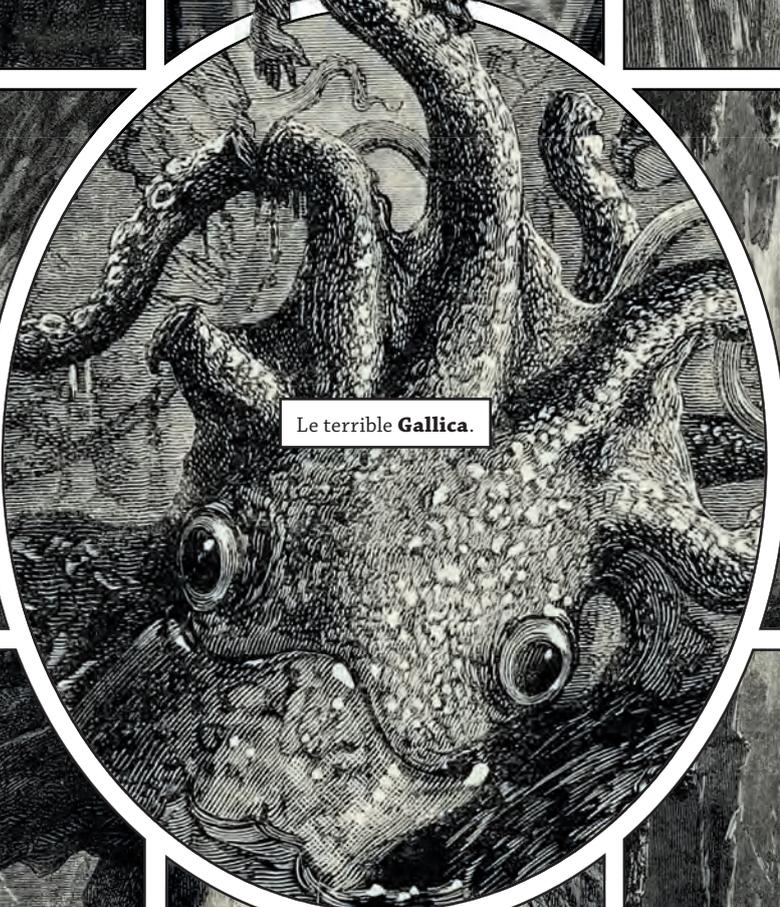
Beaucoup n'en sont jamais sortis.



Avec mille précautions, ils explorent les abîmes.



Ils en connaissent les dangers. Ils savent que la bibliothèque a créé son propre monstre...



Le terrible Gallica.



Ils savent que la bête emporte les explorateurs et les perd dans ses profondeurs.



Ils savent que le monstre insatiable exige son dû.



Ils ne pourront sortir qu'après l'avoir nourri.



À leur tour, ils doivent écrire : la bête réclame un livre.

BDnF LA FABRIQUE À BANDE DESSINÉE



À l'occasion du lancement de *BDnF*, la Bibliothèque a proposé à plusieurs auteurs de concevoir des histoires en images avec l'application. Gil Blondel, qui officie sur le web sous le pseudonyme « Un Faux Graphiste », Raphaël Meyssan (qui a participé à l'illustration de ce dossier - voir p. 33) et Adrien Martin s'en sont donné à cœur joie, exploitant avec humour et poésie les infinies possibilités offertes par l'outil. Leurs créations seront présentées au 47^e Festival international de la bande dessinée à Angoulême et visibles sur le site web *BDnF* : bdfn.bnf.fr

Créer un comic strip ou un roman graphique sans savoir dessiner, c'est possible avec l'application *BDnF*. Lancée à l'occasion du 47^e Festival international de la bande dessinée à Angoulême, elle offre aux petits comme aux grands la possibilité de s'essayer à la BD.

Disponible gratuitement à partir du 30 janvier, l'application et le site web *BDnF* ont été conçus par les Éditions multimédias de la BnF avec l'aide d'enseignants, dans le cadre d'un appel à projets innovants lancé par le ministère de l'Éducation nationale. Destiné à faire découvrir aux élèves de 8 à 12 ans les grands principes de construction du récit à travers les codes de la bande dessinée, l'outil permet aussi à tout un chacun de concevoir une histoire en images.

Selon trois parcours différents, *BDnF* propose de composer des formats courts ou de suivre les étapes successives de conception d'une bande dessinée, depuis les fiches personnages jusqu'au story-board en passant par le scénario. Elle offre également la possibilité de réaliser librement des webtoons – format qui joue sur les codes du manga et se caractérise par des pages tout en longueur,

pensées pour la lecture sur smartphone – ou des planches d'album plus classiques à la manière franco-belge. Pour que l'utilisateur puisse élaborer ses créations, *BDnF* met à disposition plusieurs centaines d'éléments graphiques (personnages, objets et décors) dessinés pour l'occasion ou issus des collections numérisées de la BnF disponibles dans Gallica. Décors d'opéra du XIX^e siècle ou photographies d'Eugène Atget, personnages mystérieux extraits de manuscrits médiévaux enluminés ou d'affiches de la Belle Époque viennent ainsi stimuler l'imagination des apprentis bédéastes, qui peuvent également charger dans l'application leurs propres dessins ou photos. Une fois terminées, les créations peuvent être exportées sous différents formats, partagées sur les réseaux sociaux... ou imprimées pour rejoindre les rayonnages de la bibliothèque de leur créateur ! 



Michel Decoust, explorateur musical

Le compositeur et chef d'orchestre Michel Decoust a fait don de ses archives au département de la Musique.

Alternativement chef d'orchestre – il a ainsi participé à la création de l'Orchestre des Pays de la Loire –, pédagogue à l'Ircam (Institut de recherche et de coordination de recherche acoustique/musique) ou directeur d'institutions musicales telles que le conservatoire de musique de Pantin, Michel Decoust n'a cessé de multiplier les explorations dans le domaine musical. Toutefois, c'est à la composition qu'il a consacré la part la plus importante de son activité, et ses archives concernant ce domaine ont récemment rejoint les fonds de la BnF.

Lauréat du prix de Rome en 1963, Michel Decoust est en 1967 à l'origine d'un scandale esthétique lorsqu'il compose *Polymorphie*, œuvre expérimentale créée au Festival international d'art contemporain de Royan pour un grand orchestre de cent-vingt musiciens disséminés dans toute l'architecture de la cathédrale. Ces deux événements illustrent le choix auquel étaient confrontés les jeunes compositeurs des années 1960 : avant-gardisme et engagement dans la musique sérielle, ou attachement à une musique plus académique. Surtout, ils mettent en lumière l'habileté avec laquelle Michel Decoust a su se jouer de ces

oppositions pour ne s'attacher à aucune chapelle, suivant dès ses débuts et avec une égale attention les classes d'Yvonne Desportes, de Louis Fourester, ou les enseignements de Pierre Boulez, Olivier Messiaen et Karlheinz Stockhausen. Par la suite, le compositeur continue de se garder de toute orthodoxie esthétique, faisant alterner consonance et dissonance (*Sinfonietta*, 1983) ou ne délaissant ni le lyrisme, ni l'harmonique (*Concerto pour cor*).

Cette volonté farouche de ne se lier à aucun courant particulier se mesure à sa très large palette de compositeur : œuvres pour orchestre (*De la gravitation suspendue des mémoires*, 1986), pour musique de chambre (*Lignes*, 1992), pour ensemble instrumental (*Pour 70 doigts*, 1980), pour instrument seul (*Cantilène*, 1985), pour voix et orchestre (*Et ée ou é ée*, 1973), ou encore opéra (*Camille*, 2012) ou musique électroacoustique (*Ion*, 1973). Riche de mises au net pour l'édition aussi bien que d'esquisses, de notes d'intention ou de dossiers préparatoires, le fonds Michel Decoust éclaire d'une lumière nouvelle le travail de ce compositeur en perpétuel mouvement. ©

Benoît Cailmail
Département de la Musique

Sur les traces de la *Marche écossaise*

La partition pour orchestre d'une œuvre de jeunesse de Claude Debussy est entrée dans les collections de la BnF.

Le manuscrit de la version orchestrale de la *Marche écossaise* de Claude Debussy n'avait jamais pu être localisé. On le supposait passé en vente entre les deux guerres mondiales, mais la trace en était perdue. Une page isolée avait cependant été identifiée en 2010 au département des Arts du spectacle de la BnF parmi un lot de feuillets manuscrits utilisés comme exemples musicaux pour l'illustration d'un ouvrage sur la musique française (L. Rohozinsky, *Cinquante ans de musique française*, 1928). Les récentes recherches de la musicologue Marie Rolf

ont permis de retracer les circonstances de la composition de l'œuvre, ainsi que le portrait détaillé du commanditaire. Sans que l'on connaisse précisément les détails de cette rencontre, le général et diplomate américain John Meredith Read Jr., établi à Paris à la fin de sa carrière, croise la route du jeune Debussy, de retour de Rome après un séjour de plusieurs mois à la Villa Médicis. Celui-ci, démissionnaire du Conservatoire, mène alors une vie de bohème et cherche à gagner sa vie comme compositeur. En mars 1887, le général Read lui commande une œuvre en hommage aux chefs du

clan écossais de Ross en Rosshire, dont il était l'un des descendants, et lui fournit un air traditionnel (« Meggerny Castle ») issu du répertoire des *bagpipers* que Debussy utilisera comme thème principal. Initialement écrite pour piano à quatre mains, cette « Marche des anciens comtes de Ross » est orchestrée quelques années plus tard.

Les 39 feuillets de la partition de *La Marche écossaise*, d'une calligraphie très soignée, sont conservés aujourd'hui dans les collections du département de la Musique. ©

Marie-Gabrielle Soret
Département de la Musique



Comédien, metteur en scène, professeur au Conservatoire national supérieur d'art dramatique, Gérard Desarthe a traversé plus d'un demi-siècle de théâtre mais aussi de cinéma au cours d'une carrière exceptionnelle. Il a fait don de ses archives au département des Arts du spectacle de la BnF.

Chroniques : Comment est née l'idée de donner vos archives à la BnF ?

G. D. : J'ai gardé presque tous les documents liés à mon parcours depuis 1962 et j'ai pensé qu'ils pourraient intéresser un chercheur qui travaillerait sur le théâtre et le cinéma de cette période. Ce don comprend seize cartons de critiques et articles de journaux, photographies, programmes, affiches, ainsi que des lettres de Patrice Chéreau, Giorgio Strehler... Il y a peu de notes manuscrites car, comme metteur en scène, je travaillais comme on disait « à la table » en intervenant oralement au fil des répétitions, en interaction avec les comédiens, contrairement à Patrice Chéreau par exemple qui, lui, prenait beaucoup de notes.

C. : Quel regard portez-vous sur vos débuts au théâtre ?

G. D. : Je suis complètement autodidacte ; j'ai commencé très tôt, n'ayant que mon certificat d'études. J'ai eu la chance d'arriver dans ce métier à un moment d'effervescence du théâtre populaire et de la décentralisation théâtrale. J'ai participé pendant vingt ou trente ans à cette aventure.

C. : Vous avez fait une carrière très riche. Quels en ont été les moments les plus forts ?

G. D. : Il y en a eu beaucoup ! J'ai travail-

lé avec les plus grands metteurs en scène, Roger Planchon pour *La Remise* en 1964, André Engel pour *Baal* en 1976, Giorgio Strehler pour *L'Illusion* en 1983, Manfred Karge et Matthias Langhoff pour *Le Prince de Hombourg* en 1984, Patrice Chéreau pour *Peer Gynt* en 1981 et *Hamlet* en 1988, Luc Bondy pour *Viol* en 2005... Un des moments importants pour moi a aussi été celui où je suis devenu professeur au Conservatoire d'art dramatique. Moi, l'autodidacte, qui avait été recalé à tous les examens et tous les concours dans ma jeunesse, j'ai vécu une expérience extraordinaire : travailler avec des élèves-comédiens, mettre en scène, lire, transmettre. Et puis, passer de Victor Hugo à Beckett ou Thomas Bernhard face à seize acteurs en devenir, cela permet de continuer à être dans une dynamique par rapport à ce métier.

C. : Quels conseils donneriez-vous à un jeune acteur ?

G. D. : Travaille les grands textes, travaille Pirandello, travaille Ibsen : tu ne le joueras peut-être jamais, mais tu apprendras. Tu as une personnalité, sers t'en ! Et sois multidisciplinaire : apprend à chanter, à danser, à jouer d'un instrument, prends des cours de cirque : c'est tout cela que l'on attend d'un acteur aujourd'hui. ◉

Propos recueillis par Sylvie Lisecki
Délégation à la Communication

Gérard Desarthe, une vie de théâtre

Gérard Desarthe dans *Hamlet*, mise en scène de Patrice Chéreau, 1988
Photo Daniel Cande. BnF, Arts du spectacle



*K. Sobel
Paris*



Ruben Sobol,

photographe des Années folles

Portraitiste du tout-Paris artistique au cours des années 1920 et 1930, Ruben Sobol (1889-1944) a photographié de multiples personnalités du monde du spectacle. Les quelque trois cents tirages donnés par sa famille – et notamment ses arrière-petites-filles – à la BnF permettent de découvrir ce photographe méconnu.

D'origine russe, Ruben (ou Rubin) Sobol émigre à Paris en 1911. D'abord au service de plusieurs portraitistes établis – dont Paul Darby – il ouvre quelques années plus tard son propre studio rue du Dragon. En 1918, il s'installe au cœur du Paris de la fête et des plaisirs, au 18 boulevard Montmartre. Acteurs, meneuses de revues ou vedettes de music-hall comme Maurice Chevalier et Joséphine Baker défilent dans son studio, qui a pour slogan « Les photographies R. Sobol lancent et classent ».

Après la liquidation du studio en 1933, Sobol exerce comme artisan photographe à différentes adresses, avant de s'établir rue de Monceau en 1938. Menacé parce que juif, il se réfugie à Cannes en 1940, puis regagne la capitale fin 1943. Arrêté

devant le Moulin Rouge lors d'une rafle en 1944, il est déporté à Auschwitz où il meurt la même année. Avant même sa disparition tragique, son fonds photographique, qui comptait 50 000 négatifs en 1933, a probablement été pillé.

Des trois cents photographies données à la BnF, une centaine a rejoint les collections du département des Arts du spectacle : elles représentent notamment Mistinguett, Lucienne Boyer, Albert Préjean, Jenny Golder ou Raquel Meller. Les portraits hors spectacle, pris majoritairement à la fin des années 1930 et sous l'Occupation, ont quant à eux été remis au département des Estampes et de la photographie. Ce don favorise la redécouverte d'un photographe dont l'œuvre constitue un témoignage précieux sur la vie parisienne pendant l'entre-deux-guerres. ©

Arnaud Nemet, donateur

À gauche
Ruben Sobol,
La danseuse de revue
Jickiss dans le
costume de la Reine
des Paradis au Palace,
1923
BnF, Arts du spectacle

En haut
Ruben Sobol,
La danseuse
américaine June Day
à Paris, Une du
magazine *La Rampe*,
1929
BnF, Arts du spectacle

Traversée Dominique Frost

1. JENNY ARRIVE

2 → -20
⊕ 1 → -19 -
⊕ 4 → -30

faire des foibles piquants
après la montée sur l'épaisseur des
arbres

Violon.

C'est l'été, l'après-midi. Le ciel est lisse, sans profondeur. Bleu tranchant, une base.

Vaste après-midi jaune et bleu. Jenny marche dedans. L'allée devient transparente à force de lumière. Jenny marche, intéressée.

Parfois un banc ~~modeste~~, ses courbes noires.

Lumière large, qui égalise. Elle repousse les choses, les rend abstraites. Les lignes sont effacées.

Jenny avance dans l'air chaud.

Quelqu'un joue du violon. A cause de la musique, on sent tout d'un coup l'épaisseur des arbres, autour, les buissons et les bosquets, les branches. L'allée se déplie, granuleuse. Il y a aussi des bruits de moteur.

légende

→ qd Jenny
de femme
publie

Claude Régy

Les silences de Régy

Les archives des Ateliers contemporains, la compagnie théâtrale dirigée par le metteur en scène Claude Régy, ont été données au département des Arts du spectacle.

Claude Régy est connu pour être le passeur d'un répertoire contemporain exigeant et le créateur d'un univers théâtral singulier; le temps y est étiré à l'extrême, la lumière réduite à une pénombre propice au surgissement d'images mentales, et la voix de l'acteur y a pour mission de construire à elle seule tout l'espace dramaturgique. Il a monté des pièces de Marguerite Duras, Nathalie Sarraute, Peter Handke, Jon Fosse ou Sarah Kane, mais aussi des textes originellement non destinés à la scène : la Bible, des poèmes de Georg Trakl, des récits de Tarjei Vesaas...

Soucieux de préserver la part de mystère qui préside à la

création, Claude Régy ne s'explique pas, ne se commente pas, ne livre pas les clés de son processus créatif : ses archives sont à l'image de ses spectacles, elles appellent le chercheur à interroger ses silences comme le spectateur est invité à imaginer la représentation. À rebours de bien des fonds d'archives de metteurs en scène, on ne trouvera donc ici qu'assez peu de notes de travail, aucun relevé complet de mise en scène, aucune maquette de décor ou de costume; en revanche, on trouvera de copieux dossiers dramaturgiques, qui montrent l'importance aux yeux de Claude Régy d'une scrupuleuse compréhension du texte, de ses articulations, de ses sous-entendus et de tout l'imaginaire qu'il peut déclencher. ©

Patrick Le Bœuf
Département des Arts du spectacle

Page extraite de la conduite son, établie pour *Le Criminel*, pièce de Leslie Kaplan mise en scène par Claude Régy au théâtre de la Bastille, 1988
BnF, Arts du spectacle

La BnF vient de faire entrer dans ses collections une rare maquette du décor de *Numance*, témoignage des débuts de la collaboration entre André Masson et le jeune metteur en scène Jean-Louis Barrault pour cette tragédie, créée en avril 1937 au Nouveau Théâtre Antoine.

Le peintre André Masson (1896-1987), d'abord rattaché au mouvement surréaliste, fait un séjour prolongé en Espagne, entre 1934 et début 1937, qui le marque profondément. À son retour, il propose à Jean-Louis Barrault la tragédie *Numancia* de Cervantès ; de cette lecture naît la première collaboration entre les deux artistes. Le texte, adapté en français par Barrault, retrace l'interminable siège de la cité espagnole de Numance par les Romains en 134 avant J.-C. Lorsque Scipion

l'Africain entra dans la ville, celle-ci avait été brûlée et les derniers habitants s'étaient entretués. Créé en pleine guerre d'Espagne, ce drame épique résonne qu'« André Masson, qui a vécu en Espagne et assisté aux débuts de la guerre, a su rendre, par ses décors, cette flamme et cette passion aux vives couleurs dont est faite toute vie espagnole ».

Évoquant ses souvenirs de cette collaboration, André Masson rappellera

plus tard sa parfaite entente avec le metteur en scène. La connivence entre les deux hommes s'est poursuivie pendant de longues années et a vu sa reconnaissance officielle lors de la réalisation par Masson du plafond du théâtre de l'Odéon, alors dirigé par Jean-Louis Barrault, sur la commande d'André Malraux en 1965. La maquette récemment acquise vient compléter la vingtaine de dessins de costumes conservés au département des Arts du spectacle, issus du fonds Renaud-Barrault, et les quelque cent-soixante maquettes pour les différents spectacles auxquels André Masson a collaboré. ©

Laurence Decobert

Département des Arts du spectacle

André Masson,
Projet de décor pour
Numance, adaptation
et mise en scène de
Jean-Louis Barrault,
1937
BnF, Arts du spectacle

André Masson et Jean-Louis Barrault : mettre la guerre en **scène**



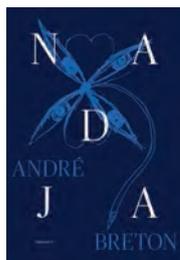


NADJA, texte capital

Les Éditions de la BnF publient, en coédition avec Gallimard, un coffret contenant le fac-similé du manuscrit autographe de *Nadja*, illustré de l'iconographie choisie par André Breton et accompagné d'une étude. Ce manuscrit exceptionnel, classé Trésor national, a été acquis par la Bibliothèque nationale de France en 2017.

« NADJA », en lettres capitales. C'est ainsi qu'André Breton intitule le récit dont il commence la rédaction, en 1927, sur le feuillet manuscrit que nous avons la chance de lire aujourd'hui. C'est le récit d'une rencontre, celle du poète avec Nadja, de son vrai nom Léona Delcourt, qui lui vouera un amour désespéré. Elle-même prophétise au cours de la journée du 10 octobre 1926 ce qu'il adviendra de leur rencontre : « André ? André ?... Tu écriras un roman sur moi. Je t'assure. Ne dis pas non. Prends garde : tout s'affaiblit, tout disparaît. De nous il faut que quelque chose reste... »

En une dizaine de jours, André Breton rédige les deux premières parties du récit, qu'il complète quelques mois plus tard.



Publication
André Breton, *Nadja*
Fac-similé, numéroté de 1 à 1200 et un livre dans une boîte cloche
Tirage unique
247 × 357 mm – 180 €
BnF Éditions et Éditions Gallimard

Une fois le texte publié en 1928, il reprend le manuscrit pour y ajouter des lettres, des dessins de Nadja, des photographies, le transformant en reliquaire. Puis il se sépare du manuscrit et le cède à un riche éditeur suisse. Pendant des décennies, on le croit perdu. Classé Trésor national en 2016, il est acheté par la Bibliothèque nationale de France en 2017. Avec la publication de ce fac-similé, c'est la première fois que son contenu est révélé : une écriture en tension dont témoignent l'accumulation de lignes serrées et de ratures ainsi que l'ajout de paperolles, béquets et placards. Résurrection double car ce qu'on lit depuis soixante ans, c'est la version qu'André Breton a reprise en 1962, et non l'édition de 1928.

L'étude qui accompagne le fac-similé, menée par Jacqueline Chénieux-Gendron, directrice de recherche au CNRS, et Olivier Wagner, conservateur au département des Manuscrits de la BnF, éclaire la genèse de *Nadja*, à la fois roman autobiographique et onirique, clé de voûte de l'œuvre d'André Breton et texte essentiel du mouvement surréaliste. Un choix parmi les lettres de Nadja illustre l'étude et redonne à sa parole une réalité bouleversante :

« Merci André, écrit-elle autour de 1927, j'ai tout reçu. J'ai confiance en l'image qui me fermera les yeux. [...] Peut-être cette épreuve était nécessairement le commencement d'un événement supérieur. J'ai foi en toi [...]. Que rien ne t'arrête. Il y a assez de gens qui ont mission d'éteindre le feu. »

Flore Izart
Direction de la Diffusion culturelle



À l'écoute des voix théâtrales

Un site web et une série de podcasts, disponibles en février, invitent à explorer la diversité des sons au théâtre et à entendre les voix qui ont marqué les scènes françaises de la seconde moitié du xx^e siècle.

Le théâtre, lieu de l'écoute par excellence, a connu au cours du xx^e siècle des mutations majeures qui ont affecté la façon dont les voix s'y font entendre. Sous l'influence de la radio, du cinéma, ou encore du cabaret, les scènes françaises se sont mises, dans les années 1950 et 1960, à exposer de nouvelles façons, plus accessibles, de dire les textes dramatiques, tandis que les théâtres d'avant-garde exploraient, avec Antonin Artaud ou Paul Claudel, de nouveaux territoires de l'oralité.

Écoutez le théâtre ! (classes.bnf.fr/echo) site web conçu grâce à un partenariat entre le CNRS, le département des Arts du spectacle et les Éditions Multimédias de la BnF, s'attache à raconter cette histoire du théâtre français sous l'angle de

la voix. Invitant à un voyage sonore à travers de nombreuses archives souvent peu connues, il est organisé autour de plusieurs parcours couvrant aussi bien

les aspects techniques de la représentation, comme les spécificités de l'acoustique théâtrale, que les dimensions historiques, esthétiques ou socio-politiques de la voix en scène, à l'image du dossier consacré à la place des accents populaires, régionaux ou étrangers.

Pour accompagner la mise en ligne d'*Écoutez le théâtre !*, une série de sept podcasts, sous le même titre, permet de revivre les grandes étapes de cette histoire, d'*Ubu* à l'Atelier de Création Radiophonique et d'entendre les voix de Gérard Philipe, Maria Casarès, Antoine Vitez, Rosy Varte, ou encore Habib Benglia. ©

Marie Le Roch Direction de la Diffusion culturelle

Studio d'enregistrement des dramatiques de France V, Alger, 1959
BnF, Arts du spectacle

Chroniques de la Bibliothèque nationale de France est une publication trimestrielle
Présidente de la Bibliothèque nationale de France
Laurence Engel
Directeur général
Denis Bruckmann
Délégué à la communication
Patrick Belaubre
Responsable éditoriale
Sylvie Lisiecki

Comité éditorial
Benjamin Arrangeur, Jean-Marie Compte, Muriel Couton, Joël Huthwohl, Olivier Jacquot, Anne Pasquignon, Anne Manouvrier, Céline Leclaire, François Nida, Bruno Sagna
Rédaction, suivi éditorial
Mélanie Leroy-Terquem
Secrétariat de rédaction
Karine Moreaux
Rédaction, coordination agenda
Sandrine Le Dallic

Conception graphique
Jérôme Le Scanff
Réalisation
Martine Rousseaux
Iconographie
Laetitia Jannin, Anne Mensior
Ont collaboré à ce numéro :
Élisabeth Béguery, Benoit Cailmail, Leo Carruthers, Catel, Alexandre Chautemps, Angel Clemares, Jean-Marie Compte, Chloé Cruchaudet, Laurence Decobert, Gérard Desarthe, Didier de Faÿs, Marie-Caroline Dufayet,

Christine Génin, Corinne Gibello-Bernette, François-Pierre Goy, Thierry Grillet, Flore Izart, Yannis Koïkas, Christine Laferrrière, Marie Lallouët, Tanguy Laurent, Corinne Le Bitouzé, Patrick Le Bœuf, Sylvain Lesage, Patricia Lyfoung, Lucie Mailland, Martine Mauvieux, Catherine Meurisse, Raphaël Meyssan, Arnaud Nemet, Claudine Nougaret, François Olislaeger, Carine Picaud, Olivier Piffault,

Marine Planche, Marie Le Roch, Antoine Sausverd, François Schuiten, Marie-Gabrielle Soret, Caroline Tourette, Vladimir Tybin, Dominique Versavel, Jacques Vidal-Naquet.

Impression
Imprimerie La Galiote-Prenant, Vitry-sur-Seine

ISSN : 1283-8683

Pour recevoir gratuitement *Chroniques* à domicile, abonnez vous en écrivant à chroniques@bnf.fr

Credits photos
1^{ère} et 4^{ème} de couverture : BnF ; 2 : Léa Crespi ; 3 h : David Paul Carr / BnF ; 3 bg : BnF ; 3 bd : Béatrice Lucchese / BnF ; 5h : Charles Xélot représenté par la galerie Sit Down ; 5 bg : Tian Jin ; 5 bd : Nathalie Lescury ; 6 h : Gilbert Tible ; 6 b : BnF ; 7 g et d : Bodleian Library. Les reproductions de manuscrits ou de dessins de Tolkien qui ont déjà fait l'objet de publication sont protégés au titre de la propriété intellectuelle : © The Tolkien Estate Limited and The Tolkien Trust, comme indiqué dans lesdites publications. L'ensemble de ces documents est reproduit avec l'autorisation de The Tolkien Estate Limited et du Tolkien Trust ; 8 g, m et d : Tobias M. Eckrich ; 9 : Béatrice Lucchese / BnF ; 10 et 11 h : Raymond Depardon / Magnum Photos ; 11 b : © Éditions Points, 2020 ; 12 h : BnF ; © Philippe Graitson ; 12 m et b : BnF ; 13 : BnF ; © Wolinski ; 15 h : © Anato Finnstarck / BnF ; 15 mg et b : BnF ; 15 md : 2019 BETHESDA ; 16 : Francesca Mantovani ; 17 h : Charlie Hebdo, 23 novembre 1970. Dessin de Gébé ; 17 b : Affiche d'Éloïse Martin-Touchet, Marie Sorgius, Marion Maringe et Juliette Langlade ; 18 g et d : BnF ; 19 : the(M) éditions, IBASHO, 2019 ; 20 : © Catel ; 22 : © Chloé Cruchaudet ; 24 et 25 : BnF ; 26 : Presses universitaires François-Rabelais ; 27 : © Catherine Meurisse ; 28 : © Patricia Lyfoung ; 30 : © François Schuiten ; 31 hg et hd : BnF ; 31 b : BnF Éditions et Éditions 2024 ; 32 : Audoin Desforges / Pasco And Co ; 33 : © Raphaël Meyssan ; 35 : © François Olislaeger ; 37 : BnF ; © Daniel Cande ; 38 et 39 : BnF ; 40 : BnF. Droits réservés ; 41 : BnF, Masson © Adagg, Paris 2020 ; 42 h et b : BnF Éditions - Éditions Gallimard ; 43 : Droits réservés.

DE LA POLICE MONTÉE

UN SPECTATEUR IMPUISSANT
A ÉTÉ FAITE PAR KING
POUR UNE JEUNE FILLE
PAR LES GLACES EN
REND L'AIR AVEC SON
S L'ENDOMMAGE SE-
NT EN SE POSANT SUR
DE GLAÇONS.



LE DIABLE
VOUS RESTÉE
FACE, QUAND
COMMENCE

JE NE SAIS PAS,
MAIS QUELQU'UN,
DANS NOTRE CA-
BANE M'A ÉTOUR-
DIE D'UN COUP
VIOLENT... PUIS JE
ME SUIS RETROUVÉE
TOUT-A-
COUP, LÀ...
A DEMI
INCONSCIEN-
TE



KING ! LA GLACE BOUGE, NOUS
ALLONS ÊTRE PRIS !



BIENTOT, SE TROUVE COINCE,
DES PARTS ; LES ENORMES
FAISANT BLOC AUTOUR DE LUI

